

## Les ancrages théoriques et épistémologiques aux corpus épreuve et illustration de l'attitude anthroposémiotique

---

Le premier chapitre de cette recherche est consacré à l'intégration de la problématique de thèse dans un cadre théorique lui-même en construction. La nature complexe des questionnements, et par extension l'hétérogénéité des données, amène à (re)penser le référentiel théorique dans lequel l'analyse se situe et l'épistémologie qui l'accueille. Ainsi, la thèse dépasse en partie le projet qu'elle se fixe en tant qu'étude et réponse à une question donnée, et fonde une nouvelle ambition dans la tentative de définition et d'exposition de ce cadre, étant à la fois épreuve « expérimentale » et illustration de ce qu'on appellera *l'attitude anthroposémiotique*.

### I.1. Un changement de paradigme... ?

#### I.1.1. En Sciences Humaines et Sociales

Les Sciences Humaines et Sociales (SHS), constituées en champ de recherches regroupant disciplines, théories, méthodes et objets non-homogènes, sont par définition, en constante mutation. Les fluctuations sont inhérentes, toujours là, oscillant entre les frontières parfois perméables des disciplines composantes. Mais il arrive que des changements plus prononcés soient observés, convergeant tous vers une même direction. Depuis la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, un tournant semble s'opérer au sein de cet ensemble, où méthodes, paradigmes et théories se déstructurent dans le sillon d'une remise en cause du structuralisme, et où l'objectif premier n'est plus de faire émerger des règles et théories générales, mais où, loin de cette ambition « universalisante », les études tendent vers la description des hétérogénéités et l'affirmation de pluralismes. Les recherches visent à construire des typologies, rendre compte des phénomènes de plus en plus complexes et présentant de plus en plus d'hétérogénéité. On observe ainsi, du côté des chercheurs, un éclatement des approches et des orientations. Parallèlement, on remarque une collaboration voire une *globalisation*<sup>8</sup> des différentes disciplines des sciences humaines et sociales, comme voie de réponse au phénomène de « mondialisation » en plein essor dans les années 1980. Cette apparition du « global » induit certaines transformations disciplinaires et, comme mentionné précédemment, bouscule les paradigmes théoriques dominants déjà en place. Deux mouvements simultanés et qui semblent paradoxaux s'imbriquent : à la fois une « fragmentation » des paradigmes mais aussi un mouvement de « recomposition »<sup>9</sup> des sciences humaines et sociales, vers l'utopie d'une unité dans le champ des SHS, vers ce qu'on appellerait « La Science Sociale ». La coexistence de ces deux impulsions est permise par l'essor de l'interdisciplinarité<sup>10</sup> sous toutes

---

<sup>8</sup> CAILLÉ Alain et DUFOIX Stéphane (éds.), *Le tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2013 (Collection Bibliothèque du MAUSS).

<sup>9</sup> WIEVIORKA Michel, DEBARLE Aude Marie et OHANA Jocelyne (éds), *Les sciences sociales en mutation*, Auxerre, Sciences humaines, 2007.

<sup>10</sup> Nous nous proposons de développer la notion d'interdisciplinarité dans la partie I.5..

ses formes, qui autorise dans un même temps la collaboration des disciplines et la démultiplication des points de vue.

En Anthropologie, l'*aggiornamento*<sup>11</sup> a commencé dans les années 1980-1990, où l'on dépasse l'objet d'étude historique et privilégié de la discipline, les « ethnies » lointaines<sup>12</sup>, au parfum d'exotisme, pour une perspective plus large sur la contemporanéité, incluant les sociétés occidentales. Cette « mise à jour » trouve son accomplissement en France notamment dans les années 1990 dans « L'Anthropologie des modes contemporains » de Marc Augé<sup>13</sup>, notamment autour de ses travaux sur les transformations de l'altérité<sup>14</sup>, sur les nouveaux mondes sociaux et culturels. Ce tournant ouvre donc l'anthropologie sur l'étude des différents « mondes contemporains », sans détermination *a priori*, aux échelles de grandeur variées, en train de faire ou de se transformer, bref, en situation. Dans ce tournant, de nouveaux terrains voient le jour, et avec eux une reconsidération du concept-même de terrain et du rapport entretenu avec l'anthropologue et son interprétation. Michel Agier résume la perspective contemporaine de l'anthropologie de la façon suivante :

« *Qu'est-ce que le contemporain de l'anthropologie ? C'est d'abord la trace de ce qui est en train d'arriver dans le moment et la situation de l'enquête, et donc sa présence réfléchie dans le texte de l'anthropologue. La trace du mouvement, du changement, du premier souffle de l'à-venir* »<sup>15</sup>

L'anthropologie contemporaine subit donc un tournant à la fois interprétatif et discursif, qui se poursuit dans les années 2000 avec, entre autres, l'Anthropologie de la nature de Philippe Descola<sup>16</sup> et l'Anthropologie des Modernes de Bruno Latour<sup>17</sup>. Les deux fournissent une catégorisation de la pratique et de l'existence humaines selon une pluralité d'ontologies : au nombre de quatre chez Descola et de quinze chez Latour, identifiées à partir de l'observation de discontinuités. Ces discontinuités sont le lieu d'expression de certains « tours » homogénéisant en retour, respectivement appelés *schèmes* et *passes*, et qui permettent de construire des significations partagées et créer des processus propres à une collectivité ou un réseau. Cet intérêt pour les catégories nouvelles et la démultiplication des objets, lieux et terrains d'étude marque un tournant important qui inspire les disciplines à la frontière de l'anthropologie, ou de manière plus nuancée, encourage au dialogue et à la circulation interdisciplinaire. L'exemple en sera notamment donné en I.3. et tout au long du chapitre, où une tentative de dialogue de l'anthropologie contemporaine avec la sémiotique sera esquissée.

---

<sup>11</sup> D'après l'expression de Michel AGIER, dans « Le tournant contemporain de l'anthropologie. Comprendre, encore, le monde qui nous entoure », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales* (1), 2013, pp. 77-93.

<sup>12</sup> Ce passage de l'ethnologie à l'anthropologie est notamment décrit chez : CUNIN Élisabeth et HERNANDEZ Valeria A., « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie », *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues* (110-111), 2007, pp. 9-25.

<sup>13</sup> AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, 1994.

<sup>14</sup> AUGÉ Marc, *Le sens des autres : actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994.

<sup>15</sup> AGIER Michel, *op. cit.*, § 17.

<sup>16</sup> DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, 2005 (Bibliothèque des sciences humaines).

<sup>17</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

En sociologie, le tournant théorique s'effectue avec la perte de dynamisme croissante du marxisme à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. On observe une déstructuration du paradigme fonctionnaliste dominant, au profit de nouveaux mouvements davantage « micros » comme l'interactionnisme symbolique, la sociologie phénoménologique, et l'ethnométhodologie. Toutes ces approches, contrairement à ce qui était d'usage avant 1970, se désintéressent de l'histoire et de la politique, et se concentrent sur des aspects de moins en moins généraux. Ainsi, la fragmentation des paradigmes dominants d'ordre général se manifeste par l'apparition de paradigmes spécialisés « cultural studies », « science studies », « gay and lesbian studies », « African-American studies » etc. se focalisant sur des objets d'étude spécifiques.

En Histoire, les grandes ambitions théoriques se font aussi plus rares, ricochet, comme dans les autres sciences humaines et sociales, de l'affaiblissement des trois courants chefs de files, le fonctionnalisme, le structuralisme et le marxisme. La décomposition des grands courants et des aspirations généralisantes trouve son achèvement dans l'Éditorial<sup>18</sup> de 1988 des *Annales*, revue de référence en Histoire, qui acte le « tournant critique » de l'histoire dans le contexte de mutation générale des SHS. L'appel à contribution qu'il lance propose deux axes de réflexions assez caractéristiques du changement en train de s'opérer : un regard sur les *nouvelles méthodes* de la discipline (les échelles d'analyse, adéquation entre taille des objets d'étude et moyens d'observation, etc.) et la question des *nouvelles alliances* à constituer (inspiration, confrontation, interrogations croisées).

### I.1.2. En Sciences du langage

Après ce tour d'horizon des remodelages et autres changements de paradigmes en SHS, il nous faut réduire l'empan de notre constat pour se concentrer sur ce qui advient au sein des Sciences du langage. Champ disciplinaire plus restreint où les disciplines « voisines » sont plus proches les unes des autres dans leurs méthodes et leurs objets, les Sciences du langage sont elles aussi atteintes par ce changement de direction épistémologique et théorique.

À la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, les Sciences du langage sont marquées par une rupture avec la conception logico-grammaticale et le positivisme jusque-là dominants. La linguistique cesse peu à peu de décrire les mécanismes à forte portée générale et de rechercher les traits linguistiques universels, selon un système formel qui relèverait uniquement de la « langue ». L'attention est alors portée sur la « parole »<sup>19</sup>, la diversité des faits linguistiques et leurs usages attestés. Traiter de la diversité et de l'hétérogénéité des usages devient un nouvel enjeu pour les sciences du langage :

« ce n'est plus seulement la « langue » – au sens du système opposé à la « parole » – que l'on étudie, c'est l'usage que les groupes sociaux ou les locuteurs individuels en

---

<sup>18</sup> « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ? », *Annales* 43 (2), 1988, pp. 291-293.

<sup>19</sup> D'après la fameuse distinction saussurienne langue/parole, dans SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Charles Bally, Albert Sechehaye et Albert Riedlinger (dirs), Payot, 1971.

*font dans la diversité des situations de communication auxquelles ils se trouvent confrontés* »<sup>20</sup>

Dès la fin des années 1980, les perspectives de recherche deviennent davantage discursives, énonciatives et contextuelles, de telle sorte que les linguistes introduisent peu à peu la notion de *situation* dans leurs études :

« *une situation n'est pas un simple état de choses, ni une relation intersubjective qui échapperait à l'histoire : elle se définit et ne se circonscrit que relativement à une légalité culturelle et sociale où elle prend son sens initial. En d'autres termes, une situation est une occurrence d'une pratique sociale* »<sup>21</sup>

Le contexte, coextensif à la notion de situation, devient prégnant dans l'analyse et doit trouver sa place dans l'épistémologie des sciences du langage, dépassant la simple fonction de modification qui lui était attribuée jusqu'alors vers une fonction d'institution au cours de parcours interprétatifs<sup>22</sup>.

La perte de vitesse du structuralisme qui ostracisait le *sujet parlant*, l'énonciateur, l'énonciataire et le référent de l'étude, va de pair avec l'émergence des travaux sur la subjectivité et toute l'hétérogénéité qu'elle implique. Entre alors dans les sciences du langage de la diversité – diversité de méthodes, diversité de concepts, diversités de données – pour en rendre compte. On sort du texte écrit, clos, bien circonscrit, pour s'intéresser à la richesse de tous les discours qui peuvent se manifester de manière extrêmement hétérogène. Ainsi, l'ensemble de la méthodologie des sciences du langage est re-questionné, puisqu'il faut désormais, dans cette démarche inductive, recueillir les données (écrites, orales, voire gestuelles dans certains cas) et les constituer en corpus. Cette phase de recueil des données donne ensuite lieu à une phase de traitement et d'analyse de celles-ci pour aboutir à de nouvelles modélisations.

Dans les années 1990, le recours à la racine grecque « ethno » pour décrire différents phénomènes participant de ce même tournant illustre bien l'orientation suivie par les Sciences du langage. Dominique Maingueneau décrit ainsi le « Tour ethnolinguistique »<sup>23</sup> que prend l'Analyse de discours dans un numéro de *Langages* consacré à « l'Ethnolinguistique de l'écrit »<sup>24</sup>, Sophie Moirand et Geneviève Tréger-Felten observent l'influence de l'ethnométhodologie et de l'ethnographie de la communication venues de l'Europe du Nord dans le « Tournant ethnographique »<sup>25</sup> que prennent les recherches sur les discours

---

<sup>20</sup> MOIRAND Sophie, « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? », in : *Actes du colloque « Sciences, Médias et Société »*, Lyon, ENS-LSH, 2004, page 75.

<sup>21</sup> RASTIER François, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Langages* 32 (129), 1998, page 99.

<sup>22</sup> RASTIER François, *op. cit.*, page 101.

<sup>23</sup> MAINGUENEAU Dominique, « Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours », *Langages*, 26<sup>ème</sup> année, n°105, 1992, pp. 114-125.

<sup>24</sup> BEACCO Jean-Claude (éd.), *Ethnolinguistique de l'écrit*, in : *Langages*, 26<sup>ème</sup> année, n°105, 1992.

<sup>25</sup> MOIRAND Sophie et TRÉGER-FELTEN Geneviève, « Des mots de la langue aux discours spécialisés, des acteurs sociaux à la part culturelle du langage : raisons et conséquences de ces déplacements », *ASp. la revue du GERAS* (51-52), 2007, page 5.

spécialisés. Ce « tournant ethno » dans les Sciences du langage lance la rencontre entre les travaux de la linguistique du discours et les travaux des Sciences de l'Information et de la Communication en privilégiant de nouveaux objets d'étude à saisir et recueillir : les interactions discursives, les conversations, les dialogues, l'oralité en général. Ainsi, l'Analyse du discours redéfinit ses intérêts :

- une importance accordée aux différents groupes et communautés discursives,
- un regard porté sur l'éthos et l'incorporation dans les discours,
- un intérêt croissant pour la pratique et les contextes, ce que Maingueneau appelle « les rituels » (les textes ne sont plus séparés des circonstances de leur énonciation),
- une intégration de la mémoire interdiscursive et de tous les jeux d'intertextualité qui lient le « trésor » des énoncés,
- et enfin une possibilité nouvelle de s'intéresser simultanément à des corpus différents comprenant par exemple des discours liés à des communautés restreintes spécifiques.

Qu'il soit qualifié de « tournant discursif »<sup>26</sup> ou « tournant inductif »<sup>27</sup>, ce changement de direction montre un abandon progressif des grammaires et autres linguistiques « context-free » au profit d'études de discours multiples et de données hétérogènes.

L'incroyable essor du Numérique a évidemment catalysé ce déplacement de focale vers les données et leur diversité. L'émergence puis la domination de l'informatique, la fameuse « Ère du numérique » offre pour les sciences du langage à la fois une quantité démesurée de nouveaux objets d'étude (multiplication des discours et des énonciateurs notamment avec le web social, nouveaux objets textuels hybrides et polysémiotiques, etc.) mais également les moyens de les appréhender c'est-à-dire les outils pour étudier les pratiques langagières induites (logiciels de textométrie, archivage et banques textuelles, logiciels de statistiques, logiciels d'expansion sémantique, etc.).

### **I.1.3. En sémiotique<sup>28</sup>**

#### **I.1.3.1. Les sirènes du contexte**

En avançant encore d'un pas dans notre parcours au sein des sciences humaines et sociales, nous arrivons en contrée sémiotique où le vent du changement souffle également à la fin du XXème siècle. La brise poststructuraliste déplace là aussi le regard de l'analyste sémioticien. La sémiotique dépasse le carcan de l'immanence pure, qui lui a permis par ailleurs un grand nombre de modélisations puissantes et générales, immanence jusque-là appliquée à un texte

---

<sup>26</sup> Notamment dans : MOIRAND Sophie, « Du tournant discursif des années 1980 à la part culturelle du langage au travail : contribution à l'histoire du "français instrumental" », 2011.

Et dans : MOIRAND Sophie et TRÉGUER-FELTEN Geneviève, « Des mots de la langue aux discours spécialisés, des acteurs sociaux à la part culturelle du langage : raisons et conséquences de ces déplacements », *ASp. la revue du GERAS* (51-52), 2007.

<sup>27</sup> LACA Brenda et CARVALHO Jean-Baptiste (dirs), *Le tournant inductif des sciences du langage*, Presses Universitaires de Vincennes, 2007 (Recherches linguistiques de Vincennes 36).

<sup>28</sup> Pour cette occurrence et pour toutes les autres dans ce manuscrit, la Sémiotique en tant que discipline sera réduite à la sémiotique francophone contemporaine (héritière de l'École de Paris – d'orientation greimassienne).

(ou ensemble de textes) clos et bien circonscrit, dénudé de tout contexte. Le principe d'immanence n'est pas pour autant renié, car c'est l'objet sur lequel il s'abat qui se trouve être redéfini. Jacques Fontanille décrit comment le fameux étendard structuraliste « Hors du texte point de salut »<sup>29</sup> perd de son feu dans les années 2000, en confirmant que la sémiotique est amenée à ne plus « résister aux sirènes du contexte » pour assurer la description des opérations de production de sens.<sup>30</sup>

La sémiotique n'a plus pour seul objet le texte en tant que tel, le « texte » sémiotique se manifeste aussi bien dans une pratique particulière, un objet, des passions, un cours d'action, une forme de vie, etc. nouveaux objets d'étude qui « baignent » dans une situation particulière leur donnant les conditions nécessaires pour faire sens. Et cela change la donne. Ces sémiotiques-objets délimitent un nouveau contour de pertinence en intégrant le contexte en leur sein, ainsi l'intégration de la situation de production de sens n'est qu'un simple ajustement de focale, adéquation de l'analyse à son objet, et dans ces conditions le principe d'immanence ne perd en rien de sa valeur théorico-épistémologique. La sémiotique s'intéresse désormais au champ du social, se donne pour mission de décrire les phénomènes pertinents et instaurateurs de significations pour une collectivité (société, communauté, réseau, etc.), dans la même dynamique, mentionnée plus haut, qui caractérise la conduite en anthropologie contemporaine (Augé, puis Descola et Latour notamment) et en sociologie.

C'est dans ce contexte que naît le mouvement sociosémiotique engagé notamment par Éric Landowski<sup>31</sup>, qui s'intéresse aux mécanismes de la production sociale du sens, et se place dès les années 1990, non pas au niveau des textes, mais au cœur des interactions, là où naît réellement selon lui le sens, ou plutôt, les effets de sens, pour caractériser la *productivité signifiante* :

*« à l'intérieur d'un cadre spatio-temporel jugé provisoirement (hypothétiquement) pertinent pour saisir non pas « le » sens, mais plutôt les effets de sens potentiels d'une scène déterminée (en fonction de la diversité de points de vue des participants), quels gestes, quelles postures, quels discours des interactants, quels mouvements ou déplacements aux alentours, quels objets co-agissants y a-t-il lieu de retenir, sachant que le plus souvent ces éléments s'impliquent les uns les autres et ne font sens qu'en se renvoyant les uns aux autres sur le mode des sémiotiques dites syncrétiques ? Ce sont là des choix heuristiques toujours risqués, qui dépendent en chaque cas particulier*

---

<sup>29</sup> Formule résumant le principe d'immanence, fondement de la théorie sémiotique, souvent répétée par Greimas, sacralisée par le titre-hommage du premier chapitre de : FLOCH Jean-Marie, *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, page 3.

<sup>30</sup> FONTANILLE Jacques, « Pratiques sémiotiques », disponible en ligne sur [https://www.unilim.fr/pages\\_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/CPratiques\\_semiotiques2004\\_06.pdf](https://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/CPratiques_semiotiques2004_06.pdf) , 2004.

<sup>31</sup> LANDOWSKI Éric, *La société réfléchie : essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil, 1989 (La Couleur des idées) ; LANDOWSKI Éric, *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique II*, 1re éd, Paris, Presses universitaires de France, 1997 (Formes sémiotiques) ; LANDOWSKI Éric, *Passions sans nom : essais de socio-sémiotique III*, 1<sup>ère</sup> éd., Paris, Presses universitaires de France, 2004 (Formes sémiotiques).

*de critères de pertinence à dégager de la situation même, ou du processus même dont on veut analyser la productivité signifiante »<sup>32</sup>*

La socio-sémiotique se dégage elle-aussi du « strictement textuel » pour s'intéresser au sens en contexte, en situation : les discours politiques, les discours de publicité, l'altérité dans les interactions sociales, etc. S'inspirant fortement de la sémiotique greimassienne, les travaux du sociologue, linguiste et ethnosémioticien du quotidien Jean-Didier Urbain, placent eux aussi le niveau de pertinence en dehors des signes et des textes bien circonscrits, pour chercher les processus de signification dans des ensembles d'une autre échelle, loin de l'idée de corpus bien homogènes :

*« faire œuvre de sémiotique, c'est donc d'abord s'attacher à montrer que des signes bigarrés, en apparence hétéroclites, matériels ou non : rites, images, lieux, concepts, produits, pratiques alimentaires, vestimentaires, verbales ou gestuelles, s'inscrivent dans des cohérences générales formant des systèmes de signes qui se situent au-delà des spécificités de nature (attachées par définition à un type ou un registre sémiologiques défini) »<sup>33</sup>*

Cette prise en compte de la situation de production du sens dans l'appareil sémiotique, chez Fontanille, Landowski et les autres, est concomitante à un autre déplacement : la nature des objets considérés elle-même. Le sémioticien ne travaille plus sur des textes, des objets-textes ou objets de sens mais sur le sens lui-même en train de se faire, sur l'acte de signification. Son attention s'est déplacée de l'objet sémiotique *statique* et résolu vers la *sémiose dynamique*, active et actualisante. La sémiotique s'intéresse donc désormais au sens *in situ*, dans son actualisation dynamique et toute son opérativité, en d'autres termes, au processus sémiotique.

### **I.1.3.2. De l'objet sémiotique aux médiations**

Le déplacement d'intérêt et la redéfinition de l'objet d'étude de la sémiotique conduit le sémioticien à considérer comme observable, de plus en plus depuis les années 1990, une entité particulièrement difficile à définir, la médiation. Nous tenterons d'en proposer une définition dans le deuxième chapitre de ce travail. Nous nous contentons *ad interim* de présenter l'état des lieux du chantier sémiotique : une nette tendance à la description des médiations, leur fonctionnement et leur diversité, une place centrale pour cette notion qui ne possède pourtant pas, preuve de sa récente dignité scientifique pour la sémiotique, sa propre entrée dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtès<sup>34</sup>. Depuis les années 2000, de nombreux auteurs mentionnent, se surprennent de, voire dénoncent le succès de la médiation<sup>35</sup> dans les sciences du langage et les sciences de l'information et de

---

<sup>32</sup> LANDOWSKI Éric, « Interactions (socio) sémiotiques », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5894>>.

<sup>33</sup> URBAIN Jean-Didier, « Vers une sémiotique de la culture. De la mort au tourisme », *Communication & langages* 2012 (173), 09.2012, pp. 3-15.

<sup>34</sup> GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Tome 1*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication) puis *Tome 2*, 1986.

<sup>35</sup> On se souviendra à titre d'exemple de la cinglante question de Jacques Fontanille « La médiation serait-elle le catalyseur des rêveries (ou des délires) épistémologiques ? » dans FONTANILLE Jacques, « Médiation, communication, échange, énonciation : sémiotique, où es-tu ? », in : *Sens et médiation Actes*

la communication, *médiation* en tant que concept aux contours parfois flous et à la définition qui, quand elle existe, l'est tout autant, par manque de consensus au sein de ces différents champs. Ce que tout le monde consent à observer, c'est la petite célébrité dont jouit le concept de médiation et l'intérêt croissant qu'il suscite en cette période de « changement de paradigme », comme l'observe Gian Maria Tore :

« (...) de nouvelles recherches et, surtout, une nouvelle sensibilité scientifique rendent possible une autre approche. Une approche sans doute plus directement liée aux objets de sens : à la fois plus articulée et plus opérationnelle. On peut soutenir qu'aujourd'hui, un peu partout, même si cela passe par des convictions et des propos différents, il est question de penser le sens comme l'ensemble des médiations. Aujourd'hui, la question aporétique 'qu'est-ce que le sens, donc ?' peut être remplacée légitimement par 'quelles sont les médiations en jeu ?' »<sup>36</sup>

Le glissement vers la médiation ou les médiations, l'engouement voire la frénésie autour de ce concept, ne s'expliquent donc pas parce qu'il s'agirait d'un nouvel objet d'étude à la mode mais parce qu'il s'inscrit dans une nouvelle épistémologie, poststructuraliste, orientée vers l'hétérogénéité du réel, qui s'intéresse comme on l'a vu au processus, aux transformations, à la construction du sens, *in situ* et en acte, « en train de se faire »<sup>37</sup>.

#### I.1.4. En analyse de discours scientifiques

Le tournant discursif décrit en I.1.2. caractérisant la mutation progressive des Sciences du langage dans les années 1980-1990 trouve son écho dans la façon de traiter les aspects langagiers des sciences et techniques, en plein essor. Sophie Moirand constate ainsi le même déplacement dans l'étude des discours scientifiques et techniques<sup>38</sup> où ce qu'on appelle originellement les « langues de spécialité » deviennent des « discours spécialisés ».

Dans une perspective diachronique, elle dresse le bilan des évolutions des travaux en Sciences du langage qui se sont intéressés aux Sciences et Techniques, que nous nous proposons de résumer très succinctement ici pour les besoins du développement. Au XIX<sup>ème</sup> siècle puis jusque dans les années 1970, les études se concentrent sur l'aspect purement lexicologique du langage scientifique établi comme langue de spécialité. L'intérêt se porte sur les « mots » du lexique spécialisé, sur la terminologie spécifique des sciences : l'importance donnée au lexique et à ses unités, considérées comme observables, s'explique notamment par le poids de la tradition lexicographique en France mais aussi et surtout par les besoins des domaines scientifiques et techniques eux-mêmes pour dénommer les nouveaux objets dans

---

*du congrès de l'Association Française de Sémiotique Université du Luxembourg, 1-4 juillet 2015, 2016.*  
En ligne : <http://afsemio.fr/wp-content/uploads/Sens-et-médiation.-J.-Fontanille.pdf>

<sup>36</sup> TORE Gian Maria, « Sens e(s)t médiations », in : *Sens et médiation Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique Université du Luxembourg, 1-4 juillet 2015*, Luxembourg, 2016, pp. 14-18. En ligne : <<http://afsemio.fr/wp-content/uploads/Introduction-par-G.-M.-Tore.pdf>>.

<sup>37</sup> Formule semi-figée utilisée comme un refrain par Bruno Latour dans ses différents travaux, et qui coïncide particulièrement bien à la nouvelle sensibilité de la sémiotique et des sciences humaines en général, qui s'attachent à porter leur regard au plus proche des données et à décrire l'acte dynamique de la constitution du sens.

<sup>38</sup> MOIRAND Sophie, « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? », in : *Actes du colloque « Sciences, Médias et Société »*, Lyon, ENS-LSH, 2004.



ces domaines. La morphologie lexicale est alors à l'honneur dans ces études, puisque la forme et la formation des lexies spécialisées sont souvent au cœur des considérations. Un autre niveau linguistique est aussi privilégié dans les études des textes scientifico-technique, celui de la syntaxe. Les études s'attachent à montrer la spécificité des tournures syntaxiques, les formulents prototypiques, les phraséologies particulières, qui contribuent à constituer la « langue de spécialité » et lui donner toute son identité.

Dans les années 1960, dans le sillon « parfumé de système » du structuralisme, les travaux traitent de la relation entre les différents mots à l'intérieur des lexiques spécialisés. A la fin des années 1970, la diffusion de ces « mots » de la science, par la presse notamment, devient un enjeu de recherche important car implique une résonance sociale (appropriation, compréhension, « banalisation » des termes scientifiques et techniques). Le tournant discursif des années 1980, qui affirme que le « mot » ne suffit pas, poursuit le questionnement dans cette perspective sociale : puisque les termes scientifiques font partie d'un lexique particulier spécifique utilisé par une communauté donnée, il est légitime de s'interroger sur leur fonctionnement en dehors de la communauté des pairs, et sur la circulation des discours spécialisés en dehors du monde scientifique. Un pan de la linguistique devient plus militant que l'on peut qualifier de « linguistique sociale », dans laquelle s'inscrit l'Analyse de discours (AD). La définition de « discours spécialisés » que nous propose Sophie Moirand s'inscrit dans ce courant :

*« On peut tenter de définir ce qu'on entend désormais par « discours spécialisés », qui ne sont plus définis par des critères seulement linguistiques comme l'ont été les langues de spécialité. Il s'agit en fait de discours contraints par une situation d'énonciation, que l'on peut rapporter à un lieu social professionnel (institution, entreprise, magasin, etc.), et qui supposent la transmission ou l'échange d'informations ou de connaissances théoriques ou pratiques, déclaratives ou procédurales, voire expérientielles, entre des énonciateurs ou des interactants qui ont un statut socioprofessionnel ou une position sociale définis et dont le message a une visée pragmatique précise »<sup>39</sup>*

L'aspect communicationnel prend donc le pas sur le lexicologique sous l'impulsion de cette demande sociale qui implique de prendre en compte la diversité des genres discursifs produits par la communauté scientifique mais aussi et surtout ceux qui sont émis vers l'extérieur. La communication entre spécialistes et non-spécialistes devient donc l'enjeu-clef des recherches. Sophie Moirand note alors les conséquences que ces changements de direction opèrent au niveau des observables :

*« De ces déplacements, il s'ensuit que les observables ne sont plus les mots, ni les structures syntaxiques. On observe comment les acteurs sociaux se débrouillent pour communiquer entre eux avec le langage – y compris avec le geste et la médiation de l'image – sur des sujets d'ordre scientifique ou technique ou professionnel. On observe*

---

<sup>39</sup> MOIRAND Sophie et TRÉGER-FELTEN Geneviève, « Des mots de la langue aux discours spécialisés, des acteurs sociaux à la part culturelle du langage : raisons et conséquences de ces déplacements », *ASp. la revue du GERAS* (51-52), 2007, page 5.

*ainsi les différentes formes d'ajustement, de reformulation, d'explication qui découlent de situations plus ou moins asymétriques »<sup>40</sup>*

Les observables deviennent alors toutes les traces de transformations, c'est-à-dire de reformulation entre discours premiers de la science et discours seconds (didactique, vulgarisation, médiatisation, etc.) et les traces de (re)énonciation des acteurs ayant voie au chapitre, conduisant à l'interroger sur de nouvelles notions, telles que le *dialogisme* de Mikhail Bakhtine.

Dans cette description - « entonnoir » des mutations subies par les sciences humaines, les sciences du langage, la sémiotique et l'analyse de discours scientifique montre la convergence quasi-uniforme des déplacements théorico-épistémologiques vers l'hétérogène, le multiple, les données. Ce « changement de paradigme » prépare le terrain de la sémiotique, entre autres discipline, à de nouveaux dialogues et de nouvelles ambitions.

## **I.2. ... et une rencontre possible avec l'Anthropologie Contemporaine : vers une sémiotique anthropologique ?**

Ses objets et territoires ayant été remodelés, la sémiotique a dû interroger son niveau de questionnement pertinent, le déplaçant vers des sémiotiques-objets plus complexes comme les pratiques, les interactions sociales, les formes d'existence sociales, etc. A partir du grand tournant des sciences humaines amorcé à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, la sémiotique s'est progressivement ouverte aux autres disciplines du champ ; à la fois dans un souci de confrontation pour définir – ou redéfinir – son identité disciplinaire, mais aussi dans une perspective collaborative en vue d'un enrichissement de l'appareillage théorique et de sa capacité à décrire et analyser les phénomènes signifiants de la vie sociale. Cette tendance à l'interdisciplinarité avec les autres sciences humaines et sociales a été matérialisée par de nombreuses manifestations scientifiques (colloques, journées d'études, séminaires, etc.) consacrées au dialogue entre ces différentes disciplines, rappelons à titre d'exemple le récent colloque « Sémiotique et sciences humaines et sociales : la sémiotique face aux défis sociétaux du XXI<sup>ème</sup> siècle » qui s'est tenu à Limoges en novembre 2015. Ce colloque avait le double-objectif, d'une part, de déterminer le rôle de la sémiotique au sein du champ des sciences humaines pour répondre aux nouveaux enjeux sociétaux (santé, développement durable, environnement, droit de l'homme et des populations, etc.), et d'autre part, en complémentarité, d'élaborer les conditions du dialogue entre la sémiotique et les autres sciences engagées.

Dans la deuxième moitié des années 2000, un dialogue s'est ouvert notamment avec l'anthropologie, qui elle aussi, de son côté, a démultiplié les points de vue pour décrire la pratique et l'existence humaines. Les points de rencontre entre la sémiotique post-gramscienne et le mouvement de pensée socio-anthropologique de Bruno Latour et son

---

<sup>40</sup> MOIRAND Sophie, *op. cit.*, 2004, page 76.

*Enquête sur les modes d'existence*<sup>41</sup> sont fort nombreux. Des références mutuelles aux participations aux mêmes manifestations scientifiques en passant par des concepts empruntés ou partagés, il est possible d'affirmer que le rendez-vous entre les deux a bien eu lieu...

### **I.2.1. Le rendez-vous de la Sémiotique et de l'Anthropologie des Modernes**

En 2014, pour l'exercice du mémoire<sup>42</sup> dans le cadre d'une deuxième année de Master « Sémiotique et stratégies, Parcours Recherche », notre directeur de l'époque, Nicolas Couégnas, nous propose de travailler sur les rapports entre l'*Enquête*, qui jouissait alors d'une certaine notoriété dans le monde des sciences humaines<sup>43</sup>, et la sémiotique. Malgré une certaine agitation médiatique, un tel projet, en soi, n'avait pas à intéresser de manière nécessaire et absolue les sémioticiens. Toutefois, on notait une revendication de parenté avec la sémiotique chez l'auteur, qui s'est toujours intéressé à la discipline et ses réflexions : on trouvait déjà la notion d'*actant* dans sa théorie de l'acteur-réseau développée dans *La vie de laboratoire*<sup>1</sup> en 1979. Alors qu'en était-il effectivement ? Nous proposons de revenir sur certains aspects de cette « rencontre » entre Sémiotique et Anthropologie des Modernes<sup>44</sup>.

#### **I.2.1.1. Le projet latourien et l'importance de sa « généalogie »**

##### **I.2.1.1.1. Un pavé<sup>45</sup> dans la mare des sciences humaines**

Le programme de recherche initié par Bruno Latour, que certains décrivent comme l'une des grandes aventures intellectuelles de notre temps et dont l'ouvrage *Enquête sur les modes d'existence* constitue le rapport le plus complet à ce jour, est venu bousculer le champ des sciences humaines et sociales. Véritable pavé jeté dans la mare, ce projet entend renouveler la manière d'appréhender l'« Homme Moderne » et ce à quoi il tient. Latour, tour à tour sociologue, anthropologue et philosophe, nous propose d'entrer dans un projet original par son ampleur – il veut toucher et rendre compte de tous les « domaines » recouvrant le champ social : le Droit, la Religion, l'Économie, la Science, etc., ainsi que par sa méthode – une

---

<sup>41</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

<sup>42</sup> FAMY Aurore, *Le statut sémiotique des modes d'existence*, Mémoire de Recherche (M2), Université de Limoges, soutenu le 2 juillet 2014 à Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges.

<sup>43</sup> Nous pensons ici au prix Holberg qu'a reçu Bruno Latour pour son *Enquête* en 2013, et à ses différentes interventions aux colloques et séminaires en sciences humaines et en sémiotique particulièrement, notamment ses interventions au Séminaire Sémiotique de Paris les 9 avril et 7 mai 2014, respectivement intitulées « *Le projet d'Enquête sur les modes d'existence : une épreuve empirique des dimensions ontologiques de la sémiotique* » et « *Peut-on utiliser la sémiotique comme métalangage pour capturer les différences entre les modes d'existence ?* ».

<sup>44</sup> Cette partie s'inspirera donc du travail de mémoire qui a été la base de l'article : FAMY Aurore, « Guide à l'usage du sémioticien pour circuler dans l'*Enquête* sur les modes d'existence », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5864>>.

<sup>45</sup> Petit clin d'œil au format de l'ouvrage et à sa densité, mise en lumière par Sémir Badir dans l'introduction de : BADIR Sémir, « L'énonciation d'une synthèse », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5866>>.

enquête collaborative et interactive sur ce que l'on pourrait appeler une ontologie métaphysique.

Ce qui se présente sous la forme d'une *Enquête* sur les modes d'existence se trouve en fait être une petite révolution théorique dans la façon d'appréhender les pratiques de l'humain. Révolutionnaire peut-être, mais en aucun cas belliqueux, Latour préconise une visée *diplomatique*<sup>46</sup> pour traiter des différentes façons d'être et parler des différentes valeurs auxquelles les Modernes tiennent. L'ouvrage *Enquête sur les modes d'existence* se présente à la fois donc comme un rapport de toutes les études menées au long de sa carrière dans les différents domaines du champ social (notamment dans la Science<sup>47</sup> mais aussi en Droit<sup>48</sup> ou encore dans la Religion<sup>49</sup>) ; et également comme un point de départ pour lancer une enquête collaborative plus vaste encore, mais qui s'appuierait sur la méthodologie précise présentée dans l'ouvrage et dictée par le second empirisme.

Les modes d'existence de Bruno Latour, même si ce dernier se revendique aussi sémioticien, ne sont pas nés dans la tradition linguistique et sémiotique. Ils trouvent leur origine dans les réflexions de philosophes du siècle dernier tels que Gilbert Simondon (1924-1989) et Etienne Souriau (1892-1979), ayant eux aussi travaillé sur la notion de « modes d'existence », dans la perspective empiriste spécifique développée par William James (1842-1910) puis Alfred North Whitehead (1861-1947). Ainsi, pour comprendre l'entreprise particulière de son *Enquête*, il faut lire Latour à la lumière de ses devanciers.

#### **I.2.1.1.2. L'empirisme radical : sortir du Sujet et de l'Objet**

L'enquête latourienne se caractérise par sa volonté de répondre au problème d'anthropologie philosophique posé par l'histoire des Modernes, telle qu'elle est et a été réalisée jusque-là. Latour souhaite sortir de ce qu'il appelle la « Bifurcation de la Nature » : expression consacrée dans l'*Enquête* pour qualifier la division du monde en qualités premières et en qualités secondes à la façon de Locke puis de Hume. Dans cette Bifurcation, les entités du monde se classent unilatéralement soit du côté de l'esprit connaissant soit de celui de la chose à connaître. Latour refuse de prendre la question de la science et de la Raison comme seul étalon pour construire l'histoire des européens. L'enjeu est de pouvoir décrire les Modernes de la manière la plus juste possible, en étant au plus près de l'expérience que chacun peut en faire.

---

<sup>46</sup> « Mon but avec cette enquête est de créer un dispositif que j'appelle *diplomatique* » LATOUR Bruno, *op. cit.*, page 18.

<sup>47</sup> Étude « fouillée » notamment dans : LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1979.

<sup>48</sup> Étude « fouillée » notamment dans : LATOUR Bruno, *La Fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'État*, Paris, La Découverte, 2002.

<sup>49</sup> Étude « fouillée » notamment dans : LATOUR Bruno, *Jubiler ou les tourments de la parole religieuse*, Paris, La Découverte, 2002, Paris, La Découverte, 2002.

Latour trouve une solution possible, une sorte de philosophie alternative en reprenant *l'empirisme radical* (ou « second empirisme » en rapport avec ce « premier empirisme » développé depuis Locke) de A.N. Whitehead qui lui-même s'inspire de W. James. En effet, James a été le premier à s'insurger contre le « premier empirisme », cette tendance à séparer esprit et chose, qui faisait « bifurquer la Nature », et ce, au nom de l'empirisme lui-même : on doit analyser tout ce que nous donne l'expérience, ne pas se contenter uniquement des *sensory data* (les données élémentaires de sens) mais s'intéresser aussi aux relations. Si l'on s'en tenait à l'exercice du premier empirisme, qui déterminerait des *qualités premières* provenant de la réalité et des *qualités secondes* n'ayant aucun fondement dans la réalité mais provenant des esprits humains qui qualifient les expériences vécues, on priverait l'expérience de toutes les relations. Le deuxième empirisme, préconisé par Latour héritier de James, a donc pour ambition de redevenir fidèle à l'expérience en se concentrant non pas seulement sur les données, mais aussi et surtout sur les relations, les nervures, les médiations, etc. qui font partie de l'expérience. Ainsi, il serait possible de sortir de la seule vision dichotomique de l'Objet et du Sujet, d'enfin se préoccuper des relations données par l'expérience et de les placer au centre de la philosophie pour pouvoir, peut-être, renouveler la question de la connaissance.

Pour sortir du tyrannique couple sujet-objet, Latour s'inspire en partie de la conception de Gilbert Simondon. Dans son ouvrage traitant *Du mode d'existence des objets techniques*, Simondon est en effet l'un des premiers à s'extraire de la dichotomie sujet/objet. Sujet et Objet, loin d'être les points d'ancrage de la réflexion sur les modes d'existence, n'en sont que des effets tardifs, ne sont que des constructions ultérieures.

« (...) la médiation elle-même, au lieu d'être une simple structuration de l'univers, prend une certaine densité ; elle **s'objective** dans la technique et se **subjective** dans la religion, faisant apparaître dans l'objet technique le **premier objet** et dans la divinité le **premier sujet**, alors qu'il n'y avait auparavant qu'une **unité du vivant** et de son milieu : l'objectivité et la subjectivité apparaissent entre le vivant et son milieu, entre l'homme et le monde, **à un moment** où le monde n'a pas **encore** un complet statut d'objet ni l'homme un complet statut de sujet. »<sup>50</sup>

Simondon pose ici la religion et la technique comme les deux premiers modes d'existence. Cette primauté de ces deux modes correspond à la dynamique de l'humanisation, à la construction de l'Homme en tant qu'Homme. Ces deux aspects ont permis de faire « apparaître » des sujets et des objets : Latour s'est largement inspiré de cette conception dans la création de ce qu'il appelle les « quasi-objets » et les « quasi-sujets » pour sortir du couple sujet/objet entériné par le premier empirisme. Ses quasi-objets et ses quasi-sujets sont des positions qui apparaissent, qui *s'instaurent* – et nous reviendrons sur ce terme particulier –, qui ne sont que des formes subordonnées aux modes d'existence.

Les modes d'existence chez Simondon sont, comme nous allons le voir ci-après, à l'image de ceux de Souriau, multiples. Le pluralisme ontologique esquissé par Simondon est d'ailleurs décrit dans une dynamique généalogique : le philosophe va jusqu'à réaliser une « génétique »

---

<sup>50</sup> SIMONDON Gilbert, *Du Mode d'existence des objets techniques* [1958], Aubier, Paris, 1989 (Philosophie), page 168.

des modes (ce qui explique d'ailleurs que certains modes comme celui de la technique et de la religion soient donnés comme antérieurs à d'autres). Simondon s'extrait lui aussi du premier empirisme, ne recherche pas fondamentalement une substance, sort de la bifurcation de la Nature, ne suit pas le dictat de la Raison, mais se pose plutôt la question de l'ontologie en termes de « vecteurs »<sup>51</sup>. On retrouve cette conception plurielle des modes d'existence chez Bruno Latour, chez qui la volonté de sortir du carcan imposé par l'objet et le sujet est aussi forte.

### I.2.1.1.3. La filiation à Etienne Souriau

Dans l'*Enquête sur les modes d'existence*, maintes références sont faites à Souriau, présenté comme devancier indiscutable dans la réflexion sur les modes d'existence. Bruno Latour reprend à son compte ce que Souriau appelle lui-même une « enquête »<sup>52</sup> sur les différents modes, les différentes manières d'être, et reprend l'idée que ce dernier défend : un pluralisme ontologique et une contingence des modes d'être – inspiration forte pour une sémiotique qui se voudrait anthropologique, c'est-à-dire au cœur de la complexité du réel, des existences et des discours multiples. Les modes ne sont pas déduits a priori, ils ne sont pas nécessaires. Sa filiation s'incarne jusque dans la reprise terminologique de certains concepts, notamment ceux de la « préposition » et de l'« instauration ».

À propos de la préposition : Souriau reprend la distinction linguistique « sémantème / morphème » pour l'appliquer à la question ontologique. Alors que les sémantèmes sont les substantifs, les adjectifs, bref des éléments qui expriment les idées des représentations, les morphèmes sont des éléments qui expriment les rapports entre ces idées. Les morphèmes font selon lui partie du *règne synaptique*, qui « correspondrait à tout ce matériel grammatical (conjonctions, prépositions, articles, etc.) auquel on opposerait bien (tout en le comprenant dans le même ordre morphématique) l'événement comme correspondant à l'essence propre du verbe. »<sup>53</sup> Ce mode synaptique ou dit aussi morphématique est en fait une grammaire de l'existence, que l'on déchiffre grâce à des prépositions. Cette idée, Souriau la tient de William James, qui accordait une grande importance à ce matériel de grammaire :

« On sait quelle importance W. James attachait, dans la description du courant de la conscience, à ce qu'il appelait 'un sentiment de ou, un sentiment de car'. Nous serions ici dans un monde où les ou bien, ou les à cause de, les pour et avant tout les et alors, et ensuite, seraient les véritables existences »<sup>54</sup>

---

<sup>51</sup> On peut peut-être voir ici l'origine de la notation des croisements latouriens sous la forme de produits scalaires  $[\square.\square]$  (opération mathématique multipliant des vecteurs entre eux), bien que nulle trace de formalisation de son système de notation ne soit connue de nous.

<sup>52</sup> SOURIAU Étienne, *Les différents modes d'existence [1943], [suivi de] Du mode d'existence de l'œuvre à faire*, Nouvelle édition, Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Métaphysiques). La dernière phrase de son introduction *Position du problème* page 88 est explicite : « Ce triptyque fournira ses cadres au plan général de notre enquête ».

<sup>53</sup> SOURIAU Étienne, *op. cit.*, page 154.

<sup>54</sup> SOURIAU Étienne, *op. cit.*, pages 153-154.

Le second empirisme, celui qui se veut le plus respectueux possible de l'expérience, se définit par l'importance qu'il donne aux prépositions. Une préposition, comme son nom l'indique, est ce qui prépare la position de la proposition qui suit, c'est ce qui va donner la clef d'interprétation de la suite de la phrase. La préposition ne change pas le contenu de ce qui suit, mais nous prépare à le prendre dans une certaine coloration, un certain ton, une certaine tonalité, exactement comme le ferait une clef de sol ou de fa au début d'une portée musicale. Alors que le premier empirisme partait à la recherche de substances et de fondements, le second empirisme de James, Whitehead, puis Souriau et auquel Latour s'identifie à son tour, va s'intéresser à la recherche des *prépositions*.

Bruno Latour s'inspire très clairement de ce concept de préposition, jusqu'à lui donner une place primordiale dans sa théorie. La préposition devient dans l'enquête de Latour un mode d'existence à part entière, même si son statut est tout particulier. La parenté est donc évidente, et par ailleurs revendiquée, de sa notion de *préposition* avec celle de Souriau, elle-même empruntée à James :

*« Il s'agit en effet d'une prise de position qui vient avant la proposition et qui décide de la façon dont on doit la saisir et qui constitue sa clef d'interprétation. (...) Chacune de ces prépositions engage de façon décisive dans la compréhension de ce qui va suivre en offrant le type de relation nécessaire à la saisie de l'expérience du monde »<sup>55</sup>*

Latour fait de la préposition ce qui va permettre de parler de chaque mode dans sa tonalité propre. Les prépositions n'ajoutent pas de contenu mais infléchissent la façon dont on doit se saisir du contenu des propositions qu'elles introduisent. Chaque mode d'existence à sa préposition, sa clef d'interprétation, sa spécification propre.

À propos de l'instauration : Latour se nourrit du travail de Souriau, et considère son traitement de la notion d'instauration comme sa principale « innovation philosophique », innovation qui va d'ailleurs particulièrement intéresser les sémioticiens à leur tour. Etienne Souriau est connu pour être un esthéticien, et c'est au travers de son travail sur les interactions de l'œuvre et de l'artiste qu'il a développé le concept d'instauration.

*« D'une façon générale, on peut dire que pour savoir ce qu'est un être, il faut l'instaurer, le construire même, soit directement (heureux à cet égard ceux qui font des choses !) soit indirectement et par représentation, jusqu'au moment où, soulevé jusqu'à son plus haut point de présence réelle, et entièrement déterminé pour ce qu'il devient alors, il se manifeste en son entier accomplissement, en sa vérité propre »<sup>56</sup>*

Le principal atout de l'instauration, c'est de remédier aux aspects négatifs connotés dans le terme de *constructivisme*. Si « instaurer » et « construire » sont des synonymes, parler d'instauration permet de neutraliser les connotations métaphoriques du constructivisme, terme sonnante de manière critique, qui donne l'impression d'un constructeur omnipotent, capable de créer à partir de rien (où on aurait encore un sujet et un objet). Si l'on reprend l'exemple de Souriau à propos de l'œuvre d'art (la poterie à partir de la glaise notamment), le potier n'est pas le constructeur, l'œuvre n'est pas construite par l'artiste si l'on parle d'instauration : au

---

<sup>55</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence*, Éditions de La Découverte, 2012, page 69.

<sup>56</sup> SOURIAU Étienne, *Avoir une âme*, Annales de l'Université de Lyon, Lyon, 1939, page 25.

contraire, en tant qu'elle est instaurée, l'œuvre d'art est accueillie par celui-ci, qui l'explore, l'invente, la recueille.

« *La notion d'instauration a donc cet avantage qu'elle recueille les trois traits reconnus plus haut : le redoublement du faire faire ; l'incertitude sur la direction des vecteurs de l'action ; la recherche risquée, sans modèle préalable, d'une excellence qui résultera (provisoirement) de l'action* »<sup>57</sup>

Ce qu'on gagne à remplacer le constructivisme par l'instauration, c'est la réfutation d'un esprit connaissant à l'origine de toute action, qui projette quelque chose de l'ordre d'une réalité dans une matière et lui offre ainsi une dignité ontologique. Le concept d'instauration permet finalement de quitter encore une fois le tyrannique couple sujet/objet.

À propos des modes eux-mêmes : Latour, en s'inspirant profondément de l'enquête de Souriau sur le multiréalisme, va tenter une certaine systématisation dans ses formulations et sa notation, dans son approche et son vocabulaire. Souriau, dans son ouvrage *Les différents modes d'existence*, distingue les modes intensifs et les modes extensifs. Les modes extensifs, aussi appelés *modes spécifiques d'existence*, sont les divers modes ou les diverses manières d'être identifiés par Souriau. Ce sont eux qui vont fortement inspirer Latour. Dans la partie qu'il consacre à la description de ces genres spécifiques, il travaille sur les différentes façons que possède un être de s'altérer. Avec les modes extensifs, il ne s'agit pas de parler de l'être-en-tant-qu'être mais de *l'être-en-tant-qu'autre*, selon l'expression consacrée par Bruno Latour dans son *Enquête*<sup>58</sup>. Souriau utilise lui les termes de philosophie scolastique d'*aséité* (qualité d'un être qui possède la raison et le principe de son existence propre, « être en soi et par soi ») et d'*abaliété* (qualité d'un être dont l'existence dépend d'un autre, « être en ou par quelque chose d'autre ») : « Avec l'aséité, il s'agit d'existence propre, indépendante, absolue en son mode ; avec l'abaliété, d'existence référée. »<sup>59</sup>

La multiplicité des modes s'explique par le caractère contingent de ces derniers et leur dépendance à l'expérience. À Souriau de dire « *Il faut les prendre comme ils sont : comme arbitraires* »<sup>17</sup> et d'ajouter plus loin « *Les modes de l'être sont contingents* »<sup>60</sup>, mais insiste sur le fait qu'ils possèdent tous la même dignité ontologique, ont tous le même poids de réalité « *Mais pris chacun en soi, sont tous égaux* »<sup>17</sup>.

Il existe donc dans sa typologie plusieurs modes, contingents à l'expérience, tous de même valeur ontologique, qui permettent d'appréhender les différentes manières d'être d'un même être. Chaque mode se définit en fonction de sa manière propre de différer, de s'altérer, et d'obtenir de l'être en passant par l'Autre. Chaque mode définit son propre « patron ontologique » pour reprendre une métaphore couturière, mais ce patron ne peut s'appliquer aux autres modes, sans quoi, il entraînerait des déformations, des transformations intempestives, ce que Latour reprend dans l'enquête sous le terme d'« erreurs de catégorie ». Ce « patron ontologique » de Souriau correspond au « cahier des charges » latourien, définissant comme son nom l'indique, les conditions et exigences essentielles que chaque

<sup>57</sup> LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence*, Éditions de La Découverte, 2012, page 166.

<sup>58</sup> LATOUR Bruno, *op. cit.*, distinction introduite à la page 167.

<sup>59</sup> SOURIAU Étienne, *Les différents modes d'existence*, PUF, Paris, 2009 (1943), page 103.

<sup>60</sup> SOURIAU Étienne, *op. cit.*, page 162.



type d'être doit remplir. Etienne Souriau distingue ainsi cinq modes d'existence extensifs : le mode du Phénomène, celui de la Chose, celui de l'Âme, celui de la Fiction et le mode de Dieu. Ces cinq modes d'existence correspondent respectivement à ce qu'on trouve chez Latour sous la forme du mode de la Reproduction [REP], celui de la Référence [REF], celui des Métamorphoses [MET], celui de la Fiction [FIC] de manière transparente, et celui de la Religion [REL], qu'il accompagnera de plusieurs autres modes pour décliner selon lui toutes les façons d'être au monde<sup>61</sup>.

## I.2.1.2. La Sémiotique au service de l'Anthropologie des Modernes

### I.2.1.2.1. Les prémices : la théorie de l'acteur-réseau

Au premier abord, les *modes d'existence* dont Bruno Latour se propose de faire l'enquête, peuvent paraître assez éloignés de ce qu'on appelle traditionnellement en sémiotique « les modes d'existence ». Contrairement à leur homonyme sémiotique traditionnels qui constituent des niveaux d'intensité dans une sorte de profondeur ontologique (virtuel, réel, actuel, potentiel), les modes d'existence chez Latour forment une pluralité d'entités ressemblant à des domaines, de grands réseaux spécifiés qui donnent naissance à un ensemble de pratiques. Tous les modes décrits dans *l'Enquête* sont avant tout des réseaux de type [RES] qui ont été différenciés et donc spécifiés, c'est-à-dire qu'ils constituent une série discontinue d'éléments hétérogènes mais où quelque chose circule de façon continue une fois tous les éléments en place et traversés par un mouvement d'association (un passage par des éléments imprévus) : « *Tout cours d'action, disons toute situation, peut être saisi, nous l'avons vu, comme un réseau noté [RES] dès lors que l'on enregistre la liste des êtres imprévus qu'il a fallu enrôler, mobiliser, détourner, traduire pour en assurer la subsistance* »<sup>62</sup>.

La théorie de l'acteur-réseau, qui a vu le jour au début des années 1980, est le point de départ de la définition du mode d'existence [RES]. L'anthropologue qui suivrait la méthodologie préconisée par *l'Enquête* latourienne commencerait son enquête en suivant un segment quelconque de pratique, qui contiendrait des éléments hétérogènes. Il suivrait des connexions multiples qui finiraient par définir non pas des domaines précis de la société (la Science, le Droit, la Religion, l'Économie, etc.) mais des « *réseaux associant selon des segments toujours nouveaux des éléments de pratique empruntés à tous les anciens domaines redistribués à chaque fois différemment* »<sup>63</sup>. Ce mode [RES] permet de mettre en exergue des éléments hétérogènes mais aussi quelque chose qui circule de façon continue, une certaine continuité du cours d'action, quand tous les éléments sont en place. Ces grands réseaux qui donnent lieu à des pratiques et instaurent des êtres particuliers dérivent donc d'un même ancêtre conceptuel : l'acteur-réseau.

La théorie de l'acteur-réseau est née au début des années 1980 au sein des travaux de Michel Callon et Bruno Latour à propos de la sociologie des sciences et des techniques. Elle s'est

---

<sup>61</sup> Nous trouverons une présentation succincte des modes d'existence latourien dans : FAMY Aurore, « Guide à l'usage du sémioticien pour circuler dans l'Enquête sur les modes d'existence », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne: <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5864>>.

<sup>62</sup> LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 74.

<sup>63</sup> LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 43.

développée dans la même décennie notamment par les travaux de Madeleine Akrich (au *Centre de Sociologie de l'Innovation* avec les deux premiers) et de John Law (développement de la théorie Outre-manche). Il s'agit d'une conception assez différente de ce que l'on trouve en sociologie ordinairement, puisqu'ici, les humains ne sont pas le seul centre d'attention : la théorie de l'acteur réseau s'intéresse aussi bien aux humains, qu'aux non-humains et aux discours. L'idée est de remplacer le social par l'association : l'articulation est une propriété du monde, pas que des humains. Ces *humains*, *objets* et *discours* sont considérés comme des « actants », notion que Callon et Latour empruntent à la sémiotique greimassienne. Ainsi, la théorie de l'acteur-réseau étudie ces trois entités qui entrent dans un processus sémiotique, comme étant sans distinction ontologique au départ. La volonté épistémologique des deux sociologues est de sortir du réalisme, de la naturalisation, de la rationalisation, notamment dans leurs travaux traitant de la construction de la science<sup>64</sup>. Le but est de reconsidérer le fait scientifique et humain sans frontière de domaine ou d'institution mais au contraire de le saisir dans la multiplicité des relations qui le constituent. Ils cherchent à appréhender le fait scientifique dans une perspective de *relativisme relationniste*.

Les concepts fondamentaux de cette théorie sont celui de *réseau* bien sûr, mais aussi de *traduction* (la mise en relation implique nécessairement des transformations qui nécessitent une traduction), de *controverse* (qui élabore des faits et fait émerger des énoncés), de *symétrie* (égale importance donnée aux humains et aux non-humains, égale importance donnée aux échecs et aux réussites) et d'*entre-définition* (le fait et le réseau s'interdéfinissent mutuellement). Le concept de **réseau** est central. Il permet de dépasser les notions indépendantes d'institution, d'organisation, de domaine, de « sphère d'activités » en les fédérant toutes à la fois pour former ce fameux *réseau* où règnent les associations et les mises en relation de toutes sortes. Sa principale caractéristique est d'être hétérogène, dans le sens où il apparaît comme méta-organisation qui réunit à la fois des humains, des non-humains et des discours. Ces entités hétérogènes agissent entre elles par le biais de médiations.

### I.2.1.2.2. Les régimes d'énonciation

Cette théorie est nourrie de sémiotique, à la fois par l'emprunt du concept d'*actant*, mais aussi celui d'*énonciation*. En effet, traditionnellement en sémiotique, l'énonciation représente l'ensemble des éléments absents dont la présence est néanmoins présupposée par le discours par le truchement des marques (subjectivèmes, déictiques, etc.). Greimas, à la suite de Todorov, distingue soigneusement l'énonciation énoncée (telle qu'elle est inscrite dans le discours) et l'énonciation proprement dite, qu'on ne peut que supposer en linguistique et en sémiotique puisqu'elle relève d'autres disciplines : psychologie, phonétique, sciences cognitives, etc. Quand on étudie l'énonciation en sémiotique, c'est toujours une énonciation énoncée, on exclut le contexte, tout ce qui relève de la situation d'énonciation. La tradition linguistique considère simplement que l'énonciation est une actualisation des virtualités de la langue (considérée comme système) c'est-à-dire qu'elle incarne le passage de la langue à la

---

<sup>64</sup> Ouvrage manifeste : LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1979.

parole. Latour va tenir compte de ces considérations greimassienne sur l'énonciation, mais ne va garder que ce qui l'intéresse pour sa démonstration : l'acte d'énonciation et la notion de *médiation*. Ces deux notions sont corrélées intrinsèquement en sémiotique et linguistique. Dans l'article « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation »<sup>65</sup>, Jean-François Bordron développe le concept d'*effectuation*, dont la définition est très étroitement liée à celle de *médiation*. L'effectuation y est en effet présentée comme un tiers médiateur entre d'une part l'énonciation, supposant une instance productrice de texte et les marques énonciatives des opérations de brayage, et d'autre part l'énoncé réalisé qui se donne sous la forme d'une réalité grammaticale.

« Il s'agit d'un niveau intermédiaire entre l'énonciation, fait de l'instance énonçante, et la réalité grammaticale du texte. On pourrait dire que l'effectuation désigne les procédures d'ajustement entre l'énonciation et l'énoncé »<sup>66</sup>.

L'effectuation ainsi conçue n'est pas une simple opération de convocation du système de la langue (en tant que règles grammaticales nécessairement générales) pour obtenir des énoncés singuliers : au contraire, elle endosse le rôle d'un « *élément dynamique de la production du sens* ». Nous reviendrons sur cette définition particulièrement féconde dans le deuxième chapitre du présent développement.

Bruno Latour garde l'idée d'une énonciation comme un acte de médiation et formule dès la fin des années 1990 une typologie de *régimes d'énonciation*<sup>67</sup>. En effet, selon lui, l'énonciation est un « acte de délégation », un « acte d'envoi ». L'énonciation devient donc pour lui « *l'ensemble des actes de médiation dont la présence est nécessaire au sens, bien qu'absents des énoncés la trace de leur nécessaire présence demeure marquée ou inscrite, de telle sorte que l'on peut l'induire ou la déduire à partir du mouvement des énoncés* »<sup>68</sup>. Cette énonciation est pour lui ce qui permet de rester en présence, ce qui permet d'exister : on n'obtient pas une essence mais un processus, un passage, un mouvement. Il y aurait donc plusieurs processus, plusieurs mouvements, plusieurs passages pour rendre compte des différentes manières êtres et donc des régimes d'énonciation différents...

L'acteur-réseau est alors une théorie générale qui compare des régimes d'énonciation (ancien nom des modes d'existence, leurs versions primitives) en l'étendant à des domaines où régnait, selon le sociologue, un positivisme réaliste. L'acteur-réseau et les régimes d'énonciations permettent ainsi de sortir des étroites institutions : en effet, cette théorie nous fait suivre des liaisons entre les humains et les non-humains et transforme la notion de « social » en un principe de « libre association ». La société n'est ainsi plus faite de social (son

---

<sup>65</sup> BORDRON Jean-François, « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003, pp. 21-34.

<sup>66</sup> BORDRON Jean-François, *op. cit.*, page 21.

<sup>67</sup> LATOUR Bruno, « Piccola filosofia dell'enunciazione (Petite philosophie de l'énonciation) », in: BASSO P. et CORRAIN L. (éds.), vol. *Eloqui de senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri* Orizzonti, compiti e dialoghi della semiotica. Saggi per Paolo Fabbri, Costa & Nolan, Milano, B, 1998, pp. 71-94. Version française de cet article, en ligne : <<http://www.bruno-latour.fr/fr/node/187>>.

<sup>68</sup> LATOUR Bruno, « Petite philosophie de l'énonciation », dans *Eloqui de senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri, Orizzonti, compiti e dialoghi della semiotica. Saggi per Paolo Fabbri*, P. Basso & L Corrain (dir.), Costa & Nolan, Milano, 1998, pp.71-94. consultable en ligne sur <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/75-FABBRI-FR.pdf>

matériel particulier) mais d'un mouvement de connexions hétérogènes, multiples, surprenantes et étendues. Latour garde dans sa nouvelle conception l'idée d'un réseau composé de connexions libres et multiples mais en le spécifiant car ainsi pensé, l'acteur-réseau est trop faible pour décrire les valeurs différentes du champ humain et social, auxquelles les informateurs de l'enquête (les personnes observées, les tenants de tel ou tel domaine, etc.) tiennent beaucoup. Certes il nous libère de la notion d'institution, mais partant, ne nous permet pas de rendre compte de l'expérience complètement. Par conséquent, dans son *Enquête*, Latour reprend ce principe de libre association mais en change le lieu d'exercice : il devient ici seulement l'une des formes par lesquelles on peut saisir un cours d'action quelconque : « *le plus libre certes, mais pas le plus précis* »<sup>69</sup>. Le concept d'acteur-réseau se métamorphose en se précisant, d'abord dans l'article Petite philosophie de l'énonciation en 1998 où il devient le régime d'énonciation de la Substitution, puis, dans l'enquête où il devient le mode du Réseau [RES] spécifié par une préposition [PRE], mais garde ses mêmes principes de libre-association, médiations, relations, et actants.

### I.2.1.2.3. Les conditions de félicité

Les expressions « conditions de félicité » et « conditions d'infélicité » que l'on retrouve souvent dans l'*Enquête* sont empruntées à la théorie linguistique des Actes du langage développée par Austin<sup>70</sup> pour parler de la vérité et de la fausseté d'un mode. L'objectif est de définir les conditions de véridiction qui sont propre à chaque mode :

« *Les notions de conditions de félicité et d'infélicité, maintenant bien ancrées dans les traditions intellectuelles, permettent de contraster des types très différents de véridiction sans les réduire à un modèle unique* »<sup>71</sup>.

Les conditions de félicité ou d'infélicité ne désignent pas seulement des façons de parler comme dans la théorie des « actes de langage », mais des modes de l'être qui engagent de façon décisive, mais à chaque fois différente, ce qui est de l'ordre du vrai et ce qui est de l'ordre du faux. Dans l'*Enquête*, quand on tente de décrire un mode, on commence par déterminer le type de hiatus observé, entraînant un type de passe et de trajectoire particulier qu'il nous faut également dégager. La question de la félicité suit de très près ces différentes considérations. Pour identifier un mode, on se demandera en effet quelles sont les conditions de félicité et d'infélicité de ce mode – conditions qui permettent de l'interroger « dans sa langue » et de le suivre en fonction de sa propre raison. Elles sont donc prégnantes car la majorité des tensions qu'il existe entre les modes provient du fait que pour juger de la « véracité » d'un mode, on utilise souvent les conditions de véridiction d'un autre. Par exemple, si l'on regarde ce qui se passe depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle et sa révolution scientifique, est souvent pris comme seul étalon de « vérité » le gabarit du mode de la référence [REF] : la Science et la connaissance objective comme seules garanties de la vérité. L'*Enquête* veut au contraire rappeler que chaque mode possède sa propre véridiction, sa propre façon de séparer le vrai

---

<sup>69</sup> LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 76.

<sup>70</sup> AUSTIN John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

<sup>71</sup> LATOUR Bruno, *op. cit.*, page 30.

et le faux. Prendre le système de véridiction d'un mode pour en juger un autre revient à effectuer un « croisement-interpolation », l'erreur de catégorie type dans le système latourien. Une bonne partie de l'enquête se consacre donc à définir quelles sont les conditions de véridiction propres à chaque mode, c'est-à-dire quelles en sont les conditions de félicité et d'infélicité. Une fois acceptée l'idée d'un pluralisme ontologique, on comprend aisément le pluralisme des clefs par lesquelles on peut juger de leur véracité ou de leur fausseté.

#### I.2.1.2.4. La mise entre parenthèses libératrice

Le rapprochement avec la sémiotique actantielle s'incarne aussi dans ce qu'il appelle les « quasi-sujets » et les « quasi-objets ». Les modes d'existence instaurent des *positions sujets* (les quasi-sujets) et des *positions objets* (quasi-objets) de la même façon qu'en sémiotique narrative, des actants sont investis sémantiquement comme des *sujets* et comme des *objets*. Au départ ils n'ont pas de détermination ontologique. Cet investissement et cette instauration se font de manière empirique :

*« leur inventaire est à constituer de manière plutôt empirique, en tout cas inductive, sûrement pas déductive : il est évidemment fonction du nombre et de la variété des matériaux soumis à l'analyse sémiotique, qui permettent de dégager des constantes actantielles »*<sup>72</sup>

De plus, les quasi-objets et quasi-sujets de Latour ont la même particularité que les actants sujets et les actants objets de la sémiotique narrative à s'appeler les uns les autres. Un sujet n'existe que s'il est en relation avec un objet et un objet n'est tel que s'il est relié à un sujet. Les quasi-sujets et les quasi-objets latouriens s'appellent mutuellement aussi :

*« chacun des modes ici regroupés ([TEC], [FIC] et [REF]) a pour résultat d'engendrer, par effet de retour ou de recul, des formes particulières de subjectivités (...) c'est comme si les quasi-objets, à force de tourner, désignaient par défaut des places que pourraient plus tard venir remplir des sujets potentiels »*<sup>73</sup>

en même temps que les modes [REL], [DRO] et [POL] offrent un mouvement « centrifuge par rapport aux objets qui deviennent ce à l'occasion de quoi on s'assemble, on juge, on prie »<sup>74</sup>. Les quasi-sujets et les quasi-objets sont des constructions, ou plutôt des *instaurations* si l'on reprend un vocabulaire cher à Latour respectueux de ses devanciers, comme le sont les sujets et objets sémiotiques. C'est l'une des principales raisons pour lesquelles « la sémiotique a eu raison avant les autres »<sup>75</sup> : elle a su se dégager d'un cadre réaliste positiviste en excluant les locuteurs et le référent de son champ d'étude, et en consacrant la notion d'actants construits et investis de sémantisme par le discours de manière contingente.

---

<sup>72</sup> COURTÉS Joseph, *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991 (Hachette Université Linguistique), page 76.

<sup>73</sup> LATOUR Bruno, *op. cit.*, page 291.

<sup>74</sup> LATOUR Bruno, *op. cit.*, page 373.

<sup>75</sup> D'après la propre expression de Bruno Latour, employée plusieurs fois dans son intervention lors de la séance du 9 avril 2014 au *Séminaire Sémiotique de Paris*.

Latour, depuis la création de sa théorie de l'acteur-réseau, n'a de cesse de vouloir combattre l'idée de ce « positivisme réaliste ». Pour sortir de ce réalisme tyrannique, il trouve une alliée de taille mais en marge dans la méthodologie des sciences humaines : la sémiotique :

*« Ce refus d'un au-delà du discours fut fondamental pour la sémiotique comme pour la linguistique. C'est lui qui leur a permis de se fonder comme disciplines systématiques et de se débarrasser des êtres de chair et d'os qui voulaient jusqu'ici toujours intervenir dans le fonctionnement du code »<sup>76</sup>*

La révolution sémiotique a été de pouvoir mettre entre parenthèses l'énonciateur, l'énonciataire et le référent pour dégager la textualité et ainsi révolutionner les sciences sociales (même si ces dernières ont été immunisées contre ses découvertes successives).

Cette mise entre parenthèses a été très libératrice. Comme on le sait, c'est Saussure le premier qui a exclu la question du référent : il soutient en effet que les signes linguistiques n'existent que par leur mise en perspective théorique, et donc par extension que la linguistique (étude de la langue) est autonome dans la construction de ses objets. Ainsi, elle est entièrement indépendante d'une quelconque instance extérieure à la langue qu'on appelle le référent pour constituer la sémantique du signe linguistique (signifiant/signifié) : *« Le mot arbitraire appelle aussi une remarque (...) nous voulons dire qu'il est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité »<sup>77</sup>*. De la même façon, il exclut l'énonciataire et l'énonciateur de son étude car même s'il reconnaît leur existence, ces instances font partie intégrante de la Parole et non de la Langue. Les locuteurs ne font pas partie du système :

*« L'étude du langage comporte donc deux parties : l'une essentielle, a pour objet la langue, qui est sociale dans son essence et indépendant de l'individu ; cette étude est uniquement psychique ; l'autre, secondaire, a pour objet la partie individuelle du langage, c'est-à-dire la parole y compris la phonation : elle est psycho-physique »<sup>78</sup>*.

Revenir sur cette mise entre parenthèses nous intéresse particulièrement dans l'*Enquête* sur les modes d'existence. Désormais, nous n'avons plus besoin d'elle (plus aucune raison de cet ostracisme des acteurs de l'énonciation et du référent) car le mode d'existence latourien peut produire des locuteurs ou des référents. C'est ce qui était au fond l'ancienne idée de la sémiotique non pas seulement peircienne mais aussi greimassienne, qui n'a jamais été limitée aux activités en rapport avec le langage ou le texte, puisqu'elle s'est développée dans de nombreux domaines. Le problème, selon Bruno Latour, c'est que l'opération révolutionnaire de la sémiotique qui consistait à se défaire du réalisme sociologique et du réalisme naturaliste n'a pas été poursuivie par un pluralisme ontologique adapté. La sémiotique est bien sortie du réalisme mais n'a pas été jusqu'à chercher l'existence de plusieurs ontologies, jusqu'à l'élaboration d'un multi-réalisme.

---

<sup>76</sup> LATOUR Bruno, *op. cit.*, 1998.

<sup>77</sup> SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale [1916]*, Édition Payot et Rivages, Paris, Charles Bally, Albert Sechehaye et Albert Riedlinger, 1995, page 101.

<sup>78</sup> SAUSSURE Ferdinand de, *op. cit.*, page 37.

### I.2.1.3. L'Anthropologie des Modernes au service de la Sémiotique

L'intérêt porté à l'*Enquête* latourienne par la Sémiotique tient tant à l'aspect novateur, par définition sujet à débats, du projet théorique et épistémologique de Bruno Latour, qu'à une sorte d'introspection de la discipline sémiotique qui observe dans ce projet ses propres fondements lus et questionnés à l'aune d'une discipline voisine. Une lecture approfondie de cette *Enquête* peut servir au sémioticien s'intéressant au sens des pratiques sociales, et ce, à plusieurs égards.

L'Anthropologie des Modernes, et ce sont là ses principaux atouts, (i) nous fait découvrir ou redécouvrir les concepts souraliens d'*instauration* et de *modes d'existence* dans leur pluralité, (ii) réinvestit la sémiotique greimassienne qu'elle érige en modèle par certains aspects et au sein de laquelle elle place l'acte d'énonciation comme espace de médiations au cœur des enjeux du chercheur, (iii) synthétise la démarche des philosophes de l'Empirisme Radical sous la forme d'un projet qui vise la description des pratiques et des existences humaines et sociales. C'est précisément vers ces considérations que tendrait une sémiotique anthropologique, appelée *Anthroposémiotique* chez Couégnas & Fontanille<sup>79</sup>, ou *Ethnosémiotique* chez Marsciani<sup>80</sup>.

Latour a su se faire passeur de concepts et d'épistémologie, en nous permettant de lui emprunter certaines de ces inspirations (notamment Souriau, lui-même inspiré de Whitehead et James) pour redéfinir le périmètre d'exercice de la sémiotique et re-conceptualiser en partie la façon de décrire le sens *en train de se faire*. Son plus grand mérite est peut-être d'avoir réussi à compiler dans un seul ouvrage à la fois un ensemble de concepts opératoires (l'instauration, le hiatus et les discontinuités, les conditions de félicités, les passes, etc.), une posture épistémologique particulière héritée du premier empirisme qui nous amène à relire ses devanciers, un œil neuf sur nos propres théories sémiotiques, et le bilan d'un projet d'une envergure considérable et à la méthodologie innovante ouvrant la voie du pluralisme dans les sciences humaines et sociales.

Ainsi, nous retiendrons ces quelques points d'entrée, ou de mise en miroir, de la sémiotique à l'intérieur du projet d'enquête sur les modes d'existence :

- Les hiatus introduisant de la discontinuité dans les grands réseaux de Latour autorisent leur résolution par des trajectoires de relation, les « passes ». Ces passes mettent en exergue, pour le sémioticien, la nature cursive de certaines relations capitales, déterminant ainsi le cours d'action, ce flux de pratique continue, comme un des niveaux pertinents pour l'analyse.
- Pour le sémioticien, le concept d'*instauration* engage une temporalité de l'analyse bien spécifique. Dans cette perspective, on ne s'intéresse non pas à objet sémiotique fini, résolu, circonscrit, mais à l'acte en train de se faire, aux êtres en train de s'instaurer au sein d'une pratique : « L'instauration n'est imputable qu'à un état de choses dynamique, une instance diffuse et en cours d'émergence »<sup>81</sup>. L'énonciation en tant

<sup>79</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva).

<sup>80</sup> MARSCIANI Francesco, *Les arcanes du quotidien : essais d'ethnosémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2017 (Semiotica Viva). [traduction française de *Tracciati di etnosemiotica*, Milan, Italie, 2007]

<sup>81</sup> FONTANILLE Jacques, « Remédiation et praxis énonciative », *INTERIN* 23 (1), 2018.

qu'acte est pour cette raison une notion phare aussi bien chez Latour que chez les sémioticiens, en tant qu'actualisation de virtualités non contrainte, non préconstruite, non présupposée, bref une mise en acte libre et risquée, loin de toute convocation (réalisation) directe.

- La pluralité des modes d'existence, au nombre de cinq chez Souriau, de quinze chez Latour, introduit une perspective nouvelle pour sortir d'une description positiviste. On pense un multi-réalisme, où chaque chose, chaque être, possède sa propre manière de persister et ses propres conditions d'existence, ses conditions de félicités. Ce pluralisme ontologique permet d'instaurer, selon les réseaux, des positions sujets et des positions objets, les traditionnels *actants* sémiotiques. Chaque mode engage une scène actantielle particulière en instaurant des actants particuliers, en donnant lieu à certaines opérations voire à des syntaxes spécifiques à l'intérieur des médiations. Ce *pluralisme ontologique* incite donc à penser un *pluralisme sémiotique*...

### **I.3. De l'attitude Anthroposémiotique**

Pour penser ce pluralisme sémiotique et rentrer au cœur de ces nouveaux enjeux convoquant les processus, les flux, les médiations, les scènes actantielles, les signes multiples, les discours hétérogènes, et autres données à saisir en train de s'instaurer, il convient de décrire et interroger l'anthroposémiotique, fille légitime de la sémiotique greimassienne et de l'anthropologie contemporaine, sœur jumelle de l'ethnosémiotique.

#### **I.3.1. L'Anthroposémiotique et l'importance de sa « généalogie »**

Les rapports entre la « sémiotique anthropologique » ou « anthroposémiotique » et l'Anthropologie des Modernes de Bruno Latour ont été commentés dans les parties précédentes. Loin de s'affilier sans réserve ni questionnement à l'entreprise latourienne, nous avons cependant sélectionné les éléments théoriques et attitude épistémologique qui nous semblaient pertinents pour notre projet, notamment les fondements sémiotiques convoqués par l'auteur, à travers lesquels nous avons observé notre propre discipline à travers les yeux d'un socio-anthropologue. Plus qu'un simple « rendez-vous », une certaine parenté a donc été en partie décelée entre les deux. L'Anthroposémiotique doit également se rapprocher et se confronter à d'autres grands courants qui l'ont autant inspirée : notamment l'Ethnosémiotique de Marsciani et l'Anthropologie de la Nature de Descola.



### I.3.1.1. Gémellité ethnosémiotique

L'Anthroposémiotique fait dès le départ écho aux travaux des ethnosémioticiens italiens Francesco Marsciani et Tarcisio Lancioni, fondateurs d'une nouvelle posture d'analyse sémiotique<sup>82</sup>, qui s'attache à étudier le sens des pratiques et des phénomènes quotidiens depuis une dizaine d'années déjà. Dans les *Arcanes du quotidien*<sup>83</sup>, Marsciani pose l'expérience comme première. L'analyste est confronté à un terrain, qu'il investit à la façon d'un ethnographe, en trouvant une « bonne distance » avec les objets ou sens qu'il saisit. Cette ethnosémiotique rentre totalement dans le cadre d'une sémiotique anthropologique qui serait sensible aux trois points susmentionnés juste avant, et Marsciani est, sans le savoir, quasi-latourien avant l'heure (en 2007, bien avant la publication de l'EME) quand il affirme :

*« Ces mondes ou ces segments de monde sont des champs relationnels, des champs sociaux (au sens de Bourdieu) où sont mis en scène les acteurs, les espaces et les temps qui tirent leur nature de phénomènes signifiants des relations mutuelles qu'ils entretiennent entre eux. En d'autres termes, un monde, un champ relationnel nécessite, comme tout discours, une mise en place à partir de et pour une instance qui en détermine le sens et demande à être pris en charge par un regard »<sup>84</sup>*

L'ethnosémiotique, comme la sémiotique anthropologique dont nous essayons de rendre compte dans cette première partie, étudie le sens des médiations et des relations en situation, au sein de scènes actantielles spécifiques, à l'intérieur de réseaux ou sphères spécifiques, où s'instaurent des instances et des valeurs particulières. Tous les ingrédients latouriens que nous avons sélectionnés dans la partie précédente sont donc déjà réunis dans la conception ethnosémiotique de Marsciani. La similitude avec l'Anthroposémiotique ne s'arrête pas là, notamment sur la question du *point de vue*, ce fameux « regard » introduit ici en fin de citation, qui sera repris et commenté dans la partie « *Le point de vue crée l'objet sémiotique* » en I.3.4.

Le point d'accord voire de superposition qu'il est possible de remarquer entre ces deux sémiotiques, *ethno-* et *anthropo-*, est le choix d'autonomie voire « d'autarcie » méthodologique réalisé : l'ethnosémiotique comme l'anthroposémiotique, sont elles-mêmes à l'origine et de la récolte et de l'analyse des données :

*« Traditionnellement, et à la suite de Lévi-Strauss, on considère que l'ethnographie recueille les données, que l'ethnologie les analyse, et que l'anthropologie les compare et les synthétise. La sémiotique se proposerait à cet égard de recueillir et d'analyser ses propres données, et de les synthétiser et de les comparer sur la dimension anthroposémiotique »<sup>85</sup>*

Cette « intercalation-substitution disciplinaire » opérée à la fois par l'ethnosémiotique et l'anthroposémiotique est le fondement de la nouvelle attitude du sémioticien.

---

<sup>82</sup> MARSCIANI Francesco et LANCIONI Tarcisio, « La pratica come testo : per una etnosemiotica del mondo quotidiano », in : MARRONE Gianfranco (éd.), *Narrazione ed esperienza: intorno a una semiotica della vita quotidiana*, Roma, Meltemi, 2007.

<sup>83</sup> MARSCIANI Francesco, *Les arcanes du quotidien : essais d'ethnosémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2017 (Semiotica Viva).

<sup>84</sup> MARSCIANI Francesco, *op. cit.*, 2017, page 13.

<sup>85</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.* page 12.

La différence entre l'anthropologue à sensibilité sémiotique, à l'instar de Clifford Geertz ou de Claude Lévi-Strauss lui-même dans une certaine mesure, et l'ethno/anthroposémiotien d'aujourd'hui réside dans le fait que l'ethno/anthroposémioticien ne s'occupe pas de l'Homme mais de la signification et des conditions d'émergence des objets de sens. En cela, les deux radicaux grecs choisis par l'une et par l'autre école sont ambigus pour le lecteur, l'« anthropos » qui signifie en grec « l'homme », de l'anthroposémiotique nous invite à attendre des analyses venant décrire les caractéristiques de l'Homme en tant qu'homme, à la manière dont le ferait un anthropologue. D'autre part, « ethnos » vient de « peuple humain », « ethnologie » et nous prépare à une analyse sémiotique comparée des différents collectifs ethniques. Loin de cette idée, Marsciani et Lancioni ont choisi le morphème « ethno- » de manière à faire une référence scientifique et disciplinaire à une sociologie très particulière appelée ethnométhodologie. L'ethnométhodologie est une pratique scientifique qui a pris sa place dans la sociologie américaine autour d'Ervin Goffman et sa microsociologie et autour d'autres chercheurs comme John Gumperz. Leur spécialité résidait dans leur refus de faire la sociologie avec les catégories sociologiques préexistantes et leur choix méthodologique d'aller observer les communautés réelles *in situ*, la communauté noire du Bronx, les grands directeurs d'entreprises, etc. L'ethnométhodologie consiste alors à observer comment les sujets interprétaient eux-mêmes les catégories, comment les individus se représentaient les sociétés, et quelles catégories étaient construites par eux. L'idée était de comprendre et décrire comment un objet acquerrait une stabilité partagée à l'intérieur d'une communauté. Ce n'est pas l'individu qui permet d'accéder à l'objet mais la convergence des regards, cette posture est à l'origine du « regard » ou « point de vue » susmentionné qui sera commenté en 1.3.4..

Même si l'auteur ne s'embarrasse pas de métalangage et d'ostensions théoriques dans ses essais, l'Ethnosémiotique de Marsciani est fondamentalement nourrie de sémiotique greimassienne traditionnelle, armature théorique silencieuse mais solide, qu'il pense en association à une ethnographie de terrain et une phénoménologie d'inspiration merleau-pontienne<sup>86</sup>. Le premier principe sémiotique qui lui est cher est le principe d'immanence :

*« ce sont spécifiquement et inévitablement, les moyens de l'enquête sémiotique, à savoir, les moyens d'une théorie appliquée à la reconstruction des articulations du sens comme condition unique et générale, comme condition sine qua non, en immanence, de la signification de quelque chose »<sup>87</sup>*

étant donné que la vocation scientifique de Marsciani est « *de trouver et d'exercer les moyens qui, en immanence, nous permettent de rendre compte de la signification des pratiques* » dont il peut faire l'observation, et sachant que « *ce qu'on observe a toujours une forme textuelle : il s'agit toujours d'un discours qui se manifeste* ». L'interprétation des formes textuelles observées se fait surtout avec l'appareillage sémiotique classique :

*« L'interprétation de ces pratiques par l'analyste, tire parti de la tradition sémiotique structuraliste et générative qui met aujourd'hui à notre disposition des outils d'analyse textuelle testés et consolidés (schémas différentiels, syntaxe actantielle, structures*

---

<sup>86</sup> MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception [1945]*, Paris, Gallimard, 2009 (Tel 4).

<sup>87</sup> MARSCIANI Francesco, *op. cit.* 2017, page 14.

*modales, stratégies discursives, etc.) capables de mettre en évidence les piliers de l'articulation du sens dans les textes sociaux les plus divers »<sup>88</sup>*

Les outils d'analyse sont finalement bien connus : le parcours génératif, le schéma narratif canonique, les énoncés de transformations d'état etc. en première ligne, mais c'est la posture de l'analyste qui change et c'est pour cette raison que l'ethnosémiotique n'est pas une discipline à proprement parler mais une *attitude*<sup>89</sup>.

Le parcours génératif est la manifestation prototypique de la théorie sémiotique de Greimas, à la fois structurale et générative. Francesco Marsciani étend même son champ de qualification en ajoutant une troisième épithète lorsqu'il affirme qu'il s'agit d'une sémiotique structurale, générative et *phénoménologique*<sup>90</sup>. Il défend en effet la thèse que la sémiotique de Greimas a été, peut-être inconsciemment, une réponse de très haut niveau aux questions que se posaient chacune de leur côté, au moment de leur déclin, les deux grandes traditions du siècle dernier : la phénoménologie d'une part, portée notamment par Merleau-Ponty héritier de Husserl, et de l'autre, le structuralisme qui a connu son apogée dans les années 1960 puis qui a fini par être rejeté à la fin des années 1970. La sémiotique de Greimas a été une réponse à ces moments de difficultés rencontrés respectivement par les deux courants. Pour comprendre en quoi elle a été une réponse, il faut déjà poser (ou rappeler) que la sémiotique « structurale, générative et phénoménologique » est une théorie de la *signification*. Ce terme de « signification » est particulièrement ambigu en français (ambiguïté qui n'existe pas en italien, langue maternelle de Marsciani), où il recouvre deux acceptions : la signification comme fonction (à la Hjelmslev) *versus* la signification comme signifié (comme dans l'expression « quelle est la signification de ce mot ? »). Or cette simple polysémie a provoqué le dévoiement de nombreux lecteurs de Greimas, comprenant le « parcours génératif de la signification » comme le « parcours génératif du contenu, du signifié ». Selon Francesco Marsciani, on peut définir la signification de deux façons complémentaires :

- *La signification, c'est la condition qui permet que des signes « se fassent ».* Signifier, de manière très transparente, c'est *faire signe*. Le signe est la présupposition réciproque d'un signifiant et d'un signifié, constitutive de la relation sémiotique. Chez Hjelmslev, c'est une fonction, entre deux fonctifs, le fonctif de l'expression et le fonctif du contenu<sup>91</sup>. Les signes en tant que tels sont dans le monde dans un niveau empirique, ce sont des contenus d'expérience, mais quand on parle de signification qui, on le rappelle, dans cette acception est ce qui leur permet d'être devenus signes, alors on a fait un saut : on ne se trouve plus au niveau empirique du résultat mais au niveau des conditions de possibilité du fonctionnement propre. La dimension des conditions de possibilité de quelque chose est appelée en général, depuis Kant, la

<sup>88</sup> MARSCIANI Francesco, *op. cit.*, 2017, page 17.

<sup>89</sup> D'après l'expression conclusive de Francesco Marsciani lui-même lors de la conférence intitulée « Autour de l'ethnosémiotique », qui s'est tenue le 24 janvier 2018 à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges : « *L'ethnosémiotique c'est plus une attitude qu'une discipline...* »

<sup>90</sup> Pour la rédaction de ce paragraphe, nous nous appuyons notamment sur les notes prises lors de la conférence de Francesco Marsciani lors de la conférence du 30 janvier 2018 intitulée « Le parcours génératif » à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges.

<sup>91</sup> HJELMSLEV Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage [1943]*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Arguments), page 72.

*dimension transcendantale.* Cette dimension transcendantale ne réduit en rien l'immanence de l'analyse sémiotique, qui ne prend en considération que les éléments intrinsèques. L'immanence concerne la possibilité de parler de quelque chose dans ses propres termes, à partir de sa nature même, de ce qui la constitue en tant que telle. Ce qui est transcendant est donc non pas ce qui est dehors, mais ce qui extrinsèque (des critères qui n'appartiennent pas à l'objet), « transcendant » est donc à ne pas confondre avec cette dimension transcendantale.

- *La signification, c'est l'articulation du sens.* Cette acception relève d'un autre aspect de la signification mais qui est tout à fait complémentaire. C'est l'articulation du sens qui permet de parler de signes. Les conditions formelles intrinsèques de constitution des signes sont exactement articulation du sens. Qu'est-ce que *le sens* ? La sémiotique contemporaine a assez souvent pris le risque de l'associer *aux sens* (les « cinq sens ») c'est-à-dire à la sensibilité, ce rapport immédiat et phénoménologique au monde. Mais il faut garder une acception assez élargie : le sens, c'est ce qu'on saisit. C'est la saisie même qui est le sens. On peut avoir un sens intellectuel par exemple, ce n'est pas essentiellement que de la perception. Le sens ne peut avoir de valeur que s'il est articulé. Le sens est tout ce qui est articulable et regroupe donc l'ensemble des conditions d'exercice des signes (de la relation signifiant/signifié).

La théorie structurale générique et phénoménologique pourrait être développée et assumée en tant que l'ensemble des conditions de possibilité de la signification réalisée. C'est dans ces termes que la sémiotique greimassienne est une réponse au problème posé par les deux disciplines. La tentative de théoriser (construction d'un ensemble de concepts inter-définis, un ensemble qui tient, qui a un aspect systématique) a pris la forme du parcours génératif. Ce dernier ne sert pas à produire des textes, ce n'est pas un modèle de production. Les textes sont déjà là, le sens articulé est toujours déjà là, nous le produisons en tant qu'êtres humains. Cependant, ce n'est pas en tant que sémioticiens que nous produisons des textes. Ce que fait le sémioticien, c'est décrire les conditions de possibilité du *faire signe*<sup>92</sup>. Si quelque chose signifie, c'est-à-dire si n'importe quelle substance de l'expression vis-à-vis d'une substance du contenu prend place dans le monde, l'activité du sémioticien consiste à décrire les conditions de possibilité de cette signification réalisée.

L'ethnosémiotique de Marsciani possède, dans une certaine mesure, une perspective de « dévoilement » analogue à celle de Barthes en sémiologie ou à celle de Bourdieu en sociologie. Cette dimension idéologique est en tout cas un des développements possibles de cette attitude ethnosémiotique puisque la double visée consiste en l'augmentation de l'intelligibilité du monde et la déconstruction du sens commun dans des lieux d'investigation on ne peut plus communs justement : une séance de shopping, une salle de bain pour tous, une promenade, les espaces de soins, etc.

---

<sup>92</sup> Ce que Nicolas Couégnas appelle dans ses travaux le « faire texte ».

### I.3.1.2. Descola et l'Anthropologie de la Nature

L'*anthroposémiotique*, dans sa forme la plus aboutie, se trouve pour la première fois décrite dans l'ouvrage à deux voix *Terres de sens : Essai d'anthroposémiotique*<sup>93</sup>, de Jacques Fontanille et Nicolas Couégnas. Dans le premier chapitre de cet essai<sup>94</sup>, dans lequel les auteurs présentent les enjeux et le contexte de la naissance d'une telle sémiotique, l'Anthropologie de la Nature<sup>95</sup> de Philippe Descola est très vite introduite et positionnée comme une source d'inspiration en termes de renouvellement des conditions d'analyse et propositions de concepts, en parallèle de l'Anthropologie des Modernes de Bruno Latour.

L'Anthropologie de la Nature partage avec celle des Modernes la volonté de sortir du dualisme traditionnel, le tyrannique couple Sujet/Objet dont il a été question plus haut, sous la forme ici du couple Nature/Culture, qui était encore en partie présent dans l'anthropologie structurale, où la distribution des humains et des non-humains était universellement séparée en deux ontologies distinctes. La volonté de Descola est de sortir de l'anthropocentrisme dominant et se démunir de l'étalon occidental « moderne » qui distingue les qualités premières et les qualités secondes pour qualifier le monde :

*« Elle [l'Anthropologie de la nature] jette sur le monde un regard plus émancipé, nettoyé d'un voile dualiste que le mouvement des sciences de la nature et de la vie a rendu en partie désuet et qui fut à l'origine de maintes distorsions pernicieuses dans l'appréhension des peuples dont les usages différaient par trop des nôtres »*<sup>96</sup>

Elle trouve une solution dans une forme de prise en compte d'autres existants qui ressemble à s'y méprendre à la notion de l'*acteur-réseau* de Bruno Latour :

*« L'anthropologie est donc confrontée à un défi formidable : soit disparaître avec une forme épuisée d'anthropocentrisme, soit se métamorphoser en repensant son domaine et ses outils de manière à inclure dans son objet bien plus que l'anthropos, toute cette collectivité des existants liée à lui et longtemps reléguée dans une fonction d'entourage »*<sup>97</sup>

Les collectifs qu'elle se donne pour mission d'étudier ne sont donc pas constitués exclusivement d'humains mais également de non-humains : des objets, des animaux, des végétaux, etc. qui peuvent participer à la constitution du collectif au même titre ontologique que les humains, et sont donc à prendre en considération de la même manière, c'est-à-dire dans les relations qu'ils nouent avec eux d'une manière singulière à travers les discontinuités. Partir des discontinuités, c'est justement le choix méthodologique adopté par Descola qui affirme que *« les différences qui importent sont celles qu'impose l'enchevêtrement des discontinuités de formes, de matières, de comportement ou de fonction offert à notre prise*

---

<sup>93</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva).

<sup>94</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, « Préambule : sémiotique, anthropologie et structuralisme », pages 19-66.

<sup>95</sup> DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, 2005 (Bibliothèque des sciences humaines) & DESCOLA Philippe, « L'anthropologie de la nature », *Annales* 57 (1), 2002, pp. 9-25. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/ahess.2002.280024>>.

<sup>96</sup> DESCOLA Philippe, « L'anthropologie de la nature », *Annales* 57 (1), 2002, page 17.

<sup>97</sup> DESCOLA Philippe, *op. cit.*, 2002, page 17.

*pour le mouvement du monde* »<sup>98</sup>. Il postule alors une diversité de moyens de faire face à ces discontinuités, une pluralité de schèmes permettant d'organiser les significations partagées et donc la vie collective. Le but de l'analyse est alors de partir des discontinuités pour dégager des « trames », qui correspondent selon la définition de Descola à des « *dispositions psychiques, sensorimotrices et émotionnelles intériorisées sous la forme d'habitus grâce à l'expérience acquise dans le milieu donné* » appelées schèmes. Ces schèmes permettent de décrire des ensembles d'hommes, des collectivités, spécifiques :

*« notre objectif est moins de poursuivre le montage de ce patchwork de cultures dont j'évoquais il y a peu la déconcertante hétérogénéité, que d'étudier comment, sur une chaîne de discontinuités accessibles à tous, des ensembles d'hommes ont su tisser une trame singulière en nouant des points selon un arrangement et des motifs qui leur sont propres, mais grâce à une technique qu'ils partagent avec d'autres, au moins sous forme de variante »*<sup>99</sup>.

C'est là encore une similitude remarquable entre l'Anthropologie de la Nature et celle des Modernes, étant donné que la « trame » de Descola correspond conceptuellement à la « passe » de Bruno Latour. Ce choix méthodologique d'analyse lors de l'observation ethnographique, qui consiste à partir des discontinuités, permet également de sortir de la dichotomie principielle du premier empirisme (qualités premières vs qualités secondes). Cette démarche est appelée « universalisme relatif » par Descola, précisons que le terme de *relatif* se rapporte à l'opération de *relation* comme, d'après son propre exemple, l'expression 'un pronom relatif'. Selon lui, l'universalisme relatif part

*« des relations de continuité et de discontinuité, d'identité et de différence, d'analogie et de contraste, que les hommes établissent entre les existants ; il n'exige pas que soient données au préalable une nature absolue et des natures contingentes »*<sup>100</sup>

Ces relations que les hommes établissent avec les autres existants (de nature hétérogène mais de même dignité ontologique comme on l'a vu), ces trames spécifiques, coïncident avec des processus d'identification des collectivités, dont on peut faire une typologie. En effet, le schème de l'identification permet d'établir des différences et des ressemblances entre un « moi » et d'« autres existants » sur les modalités qui ont été nommées dans la citation précédente *identité* et *différence*. Cette médiation entre le soi et le non-soi se fait également sur deux types de propriété des existants, l'*intériorité* et la *physicalité* :

*« Tout humain se perçoit comme une unité mixte d'intériorité et de physicalité, étant nécessaire pour reconnaître ou dénier à autrui des caractères distinctifs dérivés des siens propres »*<sup>101</sup>

L'*intériorité* se rapporte selon la définition de Descola à l'intentionnalité, la subjectivité ou une certaine forme de réflexivité, démontrant une aptitude à signifier. L'esprit, l'âme ou la conscience peuvent en être des synonymes. *A contrario*, la *physicalité* regroupe l'ensemble « des expressions physiques et sensibles » c'est-à-dire les processus physiologiques, le comportement dans le monde des formes extérieures, des substances.

---

<sup>98</sup> DESCOLA Philippe, *op. cit.*, 2002, page 17.

<sup>99</sup> DESCOLA Philippe, *op. cit.*, 2002, page 18.

<sup>100</sup> DESCOLA Philippe, *op. cit.*, 2002, page 21.

<sup>101</sup> DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, 2005 (Bibliothèque des sciences humaines), page 169.

Les schèmes qui identifient les types de relations entre les existants permettent ainsi d'établir une architecture symbolique, dans une typologie en quatuor, à partir de deux couples de modalités indiquées, (identité vs différence) et (intérieurité vs physicalité), que nous pouvons présenter sous la forme de ce tableau :

|              |                | PHYSICALITES           |                       |
|--------------|----------------|------------------------|-----------------------|
|              |                | Identité (+)           | Différence (-)        |
| INTERIORITES | Identité (+)   | <b>TOTEMISME + +</b>   | <b>ANIMISME + -</b>   |
|              | Différence (-) | <b>NATURALISME - +</b> | <b>ANALOGISME - -</b> |

Tableau 1. Récapitulatif de la typologie des schèmes intégrateurs de la pratique, d'après la lecture de Philippe Descola (2005).

Les formules régissant les processus d'identification ne sont donc pas illimitées mais au nombre de quatre, quatre matrices qui correspondent à « quatre ontologies » différentes, que l'on peut considérer dans une certaine mesure comme des quatre modes d'existence dans le sens où elles déterminent des façons d'être dans le monde, l'animisme, le naturalisme, l'analogisme et le totémisme.

Pour les décrire très rapidement, ces quatre matrices d'identification peuvent être résumées comme suit :

- L'**animisme** regroupe des intérieurités identiques mais des physicalités différentes, autrement-dit, les humains imputent aux non-humains une intérieurité identique à la leur. C'est seulement la corporalité qui distingue les humains des non-humains et non l'âme. A ce titre, végétaux et animaux sont doués de conscience, d'une certaine subjectivité, sont considérées comme des « personnes ». Le rôle de différenciateur ontologique est incarné par le corps (alors qu'il est d'ordinaire celui de l'âme chez les occidentaux). Pour le ramener à un exemple parlant aujourd'hui, c'est le schème qui caractérise le mode des végans.
- L'**analogisme** est le mode d'identification dans lequel les intérieurités comme les physicalités sont considérées comme différentes. Ce mode discrimine l'ensemble des existants en une multiplicité d'essences ou de formes « séparées par de faibles écarts parfois ordonnées graduellement ». La différence est infiniment démultipliée, on a un éclatement de singularités dans le monde, si bien que la ressemblance / l'identité devient un enjeu, une visée, un moyen de le rendre intelligible.
- Le **naturalisme** regroupe des intérieurités différentes et des physicalités identiques. Il y a donc dans ce mode une identité voire une unicité corporelle dans la nature mais une grande diversité des manifestations individuelles ou collectives des subjectivités. Il s'agit de la configuration inverse du mode de l'animisme.
- Le **totémisme** est le mode d'identification qui rassemble des intérieurités et des physicalités identiques. C'est le mode de la fusion. Les êtres sont amalgamés, hybrides, humains et non-humains fusionnent. Cette ontologie est donc caractérisée

par la continuité interspécifique des intériorités et des physicalités. Descola appelle ce type d'ontologie le mode des Êtres du Rêve.

À partir de ces quatre matrices, s'instaurent des subjectivités propres et des êtres qui possèdent leur propre façon d'exister au monde. Il est important de noter que ces schèmes organisant les relations entre les membres d'un collectif sont non-conscients. A partir de ces deux modalités d'identification (identité vs différence), de ces deux propriétés des existants (intériorité vs physicalité), on obtient quatre modèles généralisables de modes d'être pour caractériser tous les types de collectifs possibles.

*« L'anthropologie [de la Nature] fait donc le pari de placer la diversité et la complexité au plus haut niveau de généralisation et d'explicitation, au lieu de les cantonner, au bout de la chaîne démonstrative, aux réalisations particulières et locales de modèles généraux ou même universels »<sup>102</sup>*

Quand l'analyse des deux couples de modalités a été fait, on établit le mode d'identification du collectif. A partir de cette identification de mode, et dans ce cadre, il est possible d'étayer l'analyse en recherchant le type de socialité auquel on a affaire, l'espace-temps, la ou les scènes actantielles mobilisées, etc. permettant de décrire la façon de vivre de ces collectifs. Cet aspect pluriel de l'identification est saillant dans l'Anthropologie de la Nature, mais aussi dans l'Anthropologie des Modernes où les prépositions nous donnent la clé de lecture d'un mode et détermine les trajectoires de passes et plus généralement les types de relations entre existants du mode. L'Anthroposémiotique se propose d'intégrer dans son épistémologie le préalable de la pluralité ou du multiréalisme, lui rendant accessible la recherche de signification dans l'instauration d'êtres, de valeurs, d'instances, au sein de mondes différents et situés :

*« Dans la confrontation entre la sémiotique et l'anthropologie contemporaine, ce ne sont plus les structures non conscientes qui sont universelles, mais les principes à partir desquels les collectifs humains se différencient et où chacun d'eux se dote de modes d'existence partagés. Par conséquent, les structures qui sont à l'œuvre dans les collectifs humains sont fortement déterminées par le type de collectif auquel elles participent, et non l'inverse. Les formes sémiotiques qui en découlent sont, par suite, elles-mêmes spécifiques de chacun de ces types de collectifs. Mais en retour, elles sont dotées d'une « agence » par laquelle elles contribuent à instaurer le mode d'identification du collectif, au sein duquel elles opèrent, comme ontologie de référence : elles participent ainsi à l'instauration d'un ou plusieurs modes d'existence »<sup>103</sup>.*

---

<sup>102</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 33.

<sup>103</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 35.



## I.3.2. La sémiose comme nouvel objet

### I.3.2.1. Définition

Un déplacement théorique dans les sciences humaines et sociales, et notamment en sémiotique a été identifié et commenté en I.1.3.. Cette petite mise en contexte anthropologique explique d'autant plus pourquoi une nouvelle épistémologie poststructuraliste orientée vers l'hétérogénéité du réel avait été évoquée, au sein de laquelle le sémioticien s'intéresse au processus, aux transformations, et surtout à la construction du sens en acte, *in situ*. Le sens en acte, « en train de se faire », appartient à la temporalité de la sémiose, cette fonction active et dynamique, associant deux fonctionnels, le contenu et l'expression, pour faire sens. La sémiose ou « sémosis »<sup>104</sup> possède sa propre entrée dans le *Dictionnaire raisonné* de Greimas et Courtès :

*« La sémosis est l'opération qui, en instaurant une relation de présupposition réciproque entre la forme de l'expression et celle du contenu (dans la terminologie de Hjelmslev) – ou entre le signifiant et le signifié (F. de Saussure) – produit des signes : en ce sens, tout acte de langage, par exemple, implique une sémosis – Ce terme est synonyme de fonction sémiotique »*<sup>105</sup>

Cette définition montre bien en quoi la signification, en tant que fonction sémiotique qui constitue une **opération**, peut être considérée comme l'ensemble des conditions d'un « faire signe » d'après Marsciani. On remarque également dans cette définition la présence d'un concept également important dans notre démonstration, celui d'instauration : « *en instaurant une relation* ». La sémiose est par définition, et ce dès 1979, une opération d'**instauration** de quelque chose, qui s'effectue en **acte** (« *tout acte de langage implique une sémosis* »). Dans *Terres de sens*, Nicolas Couégnas et Jacques Fontanille définissent la sémiose ainsi :

*« La sémiose réunit un plan de l'expression et un plan du contenu à partir de deux manifestations qui tendent à être isomorphes. La manifestation procède elle-même d'une interruption du parcours génératif (ou d'une sélection dans tout autre mode d'organisation de la structure immanente), et cela pour chacun des deux plans. Mais on ne peut pas se contenter de décrire la production parallèle de ces deux manifestations pour expliquer la sémiose, et encore moins pour comprendre la transmission. Pour expliquer la sémiose, il faut prévoir une instance de médiation qui assurera l'isomorphisme entre les deux plans, un isomorphisme spécifique de chaque sémiose. La sémiose est donc soumise à des conditions de réalisation. »*<sup>106</sup>

À la traditionnelle définition greimassienne, ils ajoutent la notion d'*instance de médiation* pour assurer la sémiose. Pourquoi avoir recours à la *médiation* ?

---

<sup>104</sup> Nous postulons la synonymie absolue de ces deux termes, et excluons de notre développement l'acception peircienne de la sémosis.

<sup>105</sup> GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication), page 339, souligné par nous.

<sup>106</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 62.

### I.3.2.2. L'effectuation qui actualise

Pour répondre à la question, un petit détour vers la notion d'effectuation chez Jean-François Bordron nous semble capital. Le concept de médiation est très fréquemment au cœur des réflexions sémiotiques menées par Bordron. Sans trop vouloir schématiser, sa pensée suit souvent le mouvement d'un tiers médiateur venant réunir les deux termes d'une catégorie. La médiation opère entre deux domaines. Dans l'article « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation »<sup>107</sup>, il développe le concept d'*effectuation*, dont la définition est très étroitement liée à celle de *médiation*. L'effectuation y est en effet présentée comme un tiers médiateur entre d'une part l'énonciation, supposant une instance productrice de texte et les marques énonciatives des opérations de brayage, et d'autre part l'énoncé réalisé qui se donne sous la forme d'une réalité grammaticale.

« Il s'agit d'un niveau intermédiaire entre l'énonciation, fait de l'instance énonçante, et la réalité grammaticale du texte. On pourrait dire que l'effectuation désigne les procédures d'ajustement entre l'énonciation et l'énoncé »<sup>108</sup>

L'effectuation ainsi conçue n'est pas une simple opération de convocation du système de la langue (en tant que règles grammaticales nécessairement générales) pour obtenir des énoncés singuliers : au contraire, elle endosse le rôle d'un « *élément dynamique de la production du sens* ». Entre les règles générales et la réalité singulière, il y a une médiation ou plus exactement un *espace de médiations* qui est caractérisé par le concept dynamique d'effectuation qui permet la rencontre entre des « forces générales » et une « force singulière ». On ne peut pas passer directement de l'instance énonçante au niveau de l'énonciation à l'énoncé singulier, il faut « en passer par » l'effectuation.

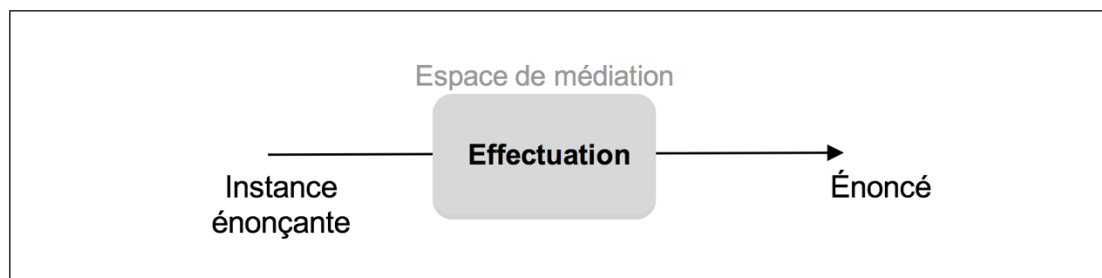


Figure 3. Schématisation de l'effectuation d'après la définition Jean-François Bordron (2003)

L'acte d'énonciation constitue donc une effectuation dans le sens où il instaure un espace de médiation(s) à l'intérieur duquel il y a actualisation de virtualités. Pour l'énonciation ici, il y a actualisation de virtualités de la langue en discours. Pour rappel, la théorie latourienne des passes au sein des modes d'existence ressemble en cela à la définition de la médiation chez Bordron. En effet, ni pour l'un ni pour l'autre le sens *ne se crée dans une simple convocation directe* :

- Chez Bordron on passe de l'énonciation à l'énoncé par l'intermédiaire d'une effectuation, un véritable espace de médiations.

<sup>107</sup> BORDRON Jean-François, « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003, pp. 21-34.

<sup>108</sup> BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 21.

- Chez Latour, on ne réalise pas non plus des pratiques figées dans des domaines clos et stériles : le sens des pratiques se crée dans un espace de médiation, un mode d'existence particulier qui spécifie les pratiques et les êtres virtualisés.

Dans les deux mouvements de pensée, il ne s'agit pas d'une convocation qui réalise des potentiels, mais le sens apparaît dans une actualisation, un mouvement opéré sur le couple virtuel/actuel. Pour l'effectuation, il ne s'agit pas d'une opération qui viendrait directement rendre compte des entités extérieures prédéfinie, mais au contraire, d'une démultiplication des sémiotiques permise par la virtualité, qui instaurent des êtres, des pratiques, des façons d'être dans le cadre latourien, ou des énoncés, des réalités singulières chez Bordron. Ces différentes considérations font apparaître un lien étroit entre la sémosis, la médiation et l'effectuation, dans le cadre d'une sémiotique des pratiques. L'effectuation est un lieu de médiation permettant une actualisation (on passe des virtualités aux êtres, aux énoncés ou aux pratiques actualisées) où le sens se crée : le sens naît *en acte*, à l'intérieur d'une médiation.

L'actualisation, en tant qu'elle n'est pas une réalisation, est une opération vraiment capitale pour l'effectuation. On retrouve également ce clivage potentiel/réel contre virtuel/actuel chez le philosophe Pierre Lévy<sup>109</sup> également, qui considère que « le réel ressemble au possible tandis que l'actuel répond au virtuel ». L'actuel vient résoudre la situation « problématique » du virtuel, c'est-à-dire une configuration dynamique de tendances, de contraintes et de forces en puissance. C'est pourquoi, selon Lévy, l'actualisation marquant le passage du virtuel à l'actuel est un « événement » au sens fort : une mise en acte non prédéfinie (pas une simple convocation comme on l'a dit) et qui, en retour, vient modifier la configuration dynamique du virtuel à partir de laquelle cette mise en acte devient signifiante. Cette dialectique de l'événement incarnée par l'articulation virtuel/actuel est un processus, et fait de l'être une création, une interprétation, une résolution. Au contraire, la réalisation est une opération qui sélectionne, qui convoque, qui choisit parmi des possibles qui eux sont déjà déterminés, prédéfinis, qui sont, si l'on ose, du « prêt-à-réaliser ». Finalement, chez Lévy, la réalisation ne fait que conférer une matière à une forme du possible. Alors que le passage du virtuel à l'actuel consiste en un « événement », celui du potentiel au réel est caractérisé par la notion de « substance ».

Chez Fontanille, dans *Sémiotique du discours*, l'acte producteur de signification se présente comme une tension entre le virtuel et le réalisé. Le virtuel est une sorte d'hors-champ du discours alors que le réalisé est le centre de ce champ de discours. Pour passer de l'un à l'autre, on parle d'actualisation : c'est un passage de frontière médiatisé. Dans l'autre sens, la médiatisation se fait par la potentialisation.

---

<sup>109</sup> LÉVY Pierre, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, Paris, Éditions La Découverte, 2001.

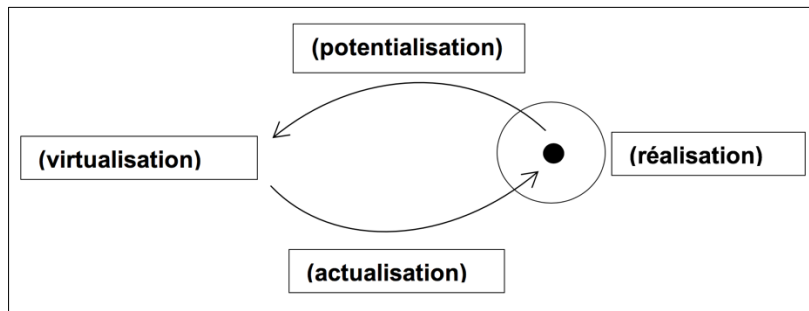


Figure 4. Schématisation de l'acte producteur de signification selon les modes d'existence sémiotiques chez Jacques Fontanille (1998), page 276

L'actualisation, engagée aussi bien dans l'effectuation bordronienne que dans les modes d'existence latouriens, est bien une opération complexe de transition entre le virtuel et l'actuel, qui comporte un aspect dynamique de création du sens en acte, dans un espace de médiation. De la même façon qu'on passe du système au procès, du schéma à l'usage, de la langue au discours, de la compétence à la performance, on passe de l'énonciation à l'énoncé chez Bordron et des modes d'existence comme virtualités à des pratiques culturelles et à des êtres chez Latour. C'est d'ailleurs cette propriété sémiotique d'actualisation de la médiation qui a inspiré Latour pour son enquête et ses « régimes d'énonciation » devenus « modes d'existence » car, comme le note Couégnas et Fontanille :

« La première opération énonciative identifiée par la sémiotique est en effet le débrayage, qui permet à l'instance d'effectuation de la sémiose de sortir de la pure présence virtuelle, pour exister en discours. L'énonciation se loge donc d'abord dans cette capacité à se projeter dans une substance discursive et d'y déléguer des représentants »<sup>110</sup>

Il est donc possible d'établir alors un rapport de superposition ou, plus précisément, d'interpénétration entre les concepts suivants :

*Sémiose – Signification – Fonction sémiotique*  
*Opération – Actualisation – Effectuation*

qui interviennent dans la même temporalité du **sens en train de se faire**. La médiation en constitue le « milieu actualisant » c'est-à-dire l'ensemble des conditions nécessaires pour qu'il y ait sémiose et instauration, opération concomitante nécessaire. L'effectuation, telle qu'elle est définie par Jean-François Bordron, permet de prendre sérieusement en compte l'acte dans la définition de la sémosis du *Dictionnaire raisonné* de Greimas et Courtès, et de poser la relation de présupposition signifiant/signifié comme l'autre versant de la signification, comme si l'effectuation endossait le rôle de l'opération, du procès, alors que la présupposition mutuelle en était le résultat. L'anthroposémiotique a très légèrement déplacé la focale, pour s'intéresser à l'acte et non à l'objet sémiotique, même si les deux sont interdépendants, comme les deux faces de *Janus*. La sémiose ou plutôt les types de sémoses deviennent donc l'enjeu principal du chercheur sémioticien, anthroposémioticien, pour comprendre et décrire les multiples relations entre existants à l'intérieur de collectifs.

<sup>110</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, pages 75-76.

### I.3.3. L'Anthroposémiotique et les nouveaux niveaux de pertinence

Dans *Terre de sens*, les auteurs proposent de repenser les *plans d'immanence* développés par Jacques Fontanille<sup>111</sup> qui nourrissent depuis une dizaine d'année les réflexions sur les différentes sémiotiques-objets. Les sémioses, objet d'étude d'un anthroposémioticien, ne relèvent pas exactement des plans d'immanence en tant que tels mais plutôt de ce qu'on a appelé des *modes d'existence*, des *régimes* particuliers, des *façons d'exister* et de faire exister :

« Mais avec la sémiose, et notamment la réunion des manifestations respectives des contenus et des expressions, les objets de la sémiotique sortent en partie des limites de l'immanence, et acquièrent un statut d'existants en un autre sens, celui d'une réalité existentielle : ces existants sont des manifestations réalisées, qui participent notamment à l'existence sociale et culturelle. Dès lors, ils relèvent d'une approche en termes de modes d'existence, mais dans un autre sens, celui proposé par Souriau et la tradition empirique dont il se réclame, c'est-à-dire les modes des processus existentiels »<sup>112</sup>

Les plans d'immanence sont alors remaniés pour pouvoir rendre compte des sémioses capables d'instaurer des existants, des pratiques et des êtres culturels, ces nouvelles entités sont appelées *les niveaux de pertinence sémiotiques* et sont au nombre de quatre :

- Le niveau des signes (unités signifiant/signifié)
- Le niveau des œuvres (textes, objets)
- Le niveau des flux (cours d'action, processus, pratiques, stratégies)
- Le niveau des existences (modes d'existence)

Ces quatre niveaux de pertinence sémiotiques sont considérés non plus comme des « plans » mais comme des « lieux empiriques où le sens peut advenir, où un langage (une sémiotique) peut se mettre en place »<sup>113</sup>. Quand une signification est saisie, elle relève de l'un de ces quatre niveaux / régimes sémiotiques. Ce qu'il est important de noter, c'est que chacun de ces niveaux « met en jeu un régime sémiotique particulier, et une énonciation-effectuation spécifique »<sup>114</sup>. Il y a donc quatre modes de sémiose. D'après les auteurs, les quatre plans identifiés servent donc à définir la rencontre entre (1) l'enjeu de l'effectuation de la sémiose et (2) l'« énonçabilité » c'est-à-dire les conditions énonciatives spécifiques permettant un pouvoir d'agence et d'instauration.

Ainsi, chez Couégnas & Fontanille, chacun des quatre niveaux de pertinence est décrit de la façon suivante :

- Niveau des signes : le régime sémiotique qui opère dans ce niveau met en relation des unités (signifiant/signifié) et les segmente (différenciation, valeur), il s'agit d'un procès de segmentation.

(1) L'enjeu de la sémiose est d'instaurer une relation avec un référent

---

<sup>111</sup> Dans FONTANILLE Jacques, *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2008 (Formes sémiotiques).

<sup>112</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 231.

<sup>113</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 236.

<sup>114</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 236.

(antérieur ou postérieur à la sémiologie)

- (2) Les conditions énonciatives de l'agence correspondent pour ce niveau au point de vue sous lequel les deux plans sont réunis, et donc le statut de l'interprétant.
- Niveau des œuvres : le régime sémiotique qui régit ce niveau totalise le sens dans un objet, dans un texte, bref, dans une œuvre.
    - (1) L'enjeu de la sémiologie est l'assemblage en vue de l'agence, il y a donc une corrélation avec le média ou l'institution concerné.
    - (2) Les conditions énonciatives de ce procès correspondent au point de vue englobant sous lequel la totalisation se fait, et où il y a donc une forte corrélation avec le genre (média) et les normes (institution).
  - Niveau des flux : le régime sémiotique qui opère dans ce niveau est celui de la régulation cursive du sens. Les sémiotiques objets qu'on y trouve sont donc toutes des processus : des pratiques, des cours d'action, etc.
    - (1) L'enjeu de la sémiologie est l'accommodation syntagmatique en vue de la persistance cursive. Analogiquement, c'est ce qui agit sous la forme d'une passe chez Latour ou d'un schème chez Descola.
    - (2) Les conditions énonciatives correspondent au point de vue intégré sous lequel se fait la régulation du flux, qui revient à une sorte de compétence épisémiotique.
  - Niveau des existences : le régime de l'existence détermine des modes thématiques, des modes d'identification, des types de sémiosphères, etc. en tout cas des formes d'existence particulières et plurielles.
    - (1) L'enjeu de la sémiologie pour ce niveau revient à constituer des filtres ontologiques et des collectifs d'existants.
    - (2) Les conditions énonciatives correspondent au point de vue particularisant des mondes sémiotiques permettant l'instauration.

Les différentes caractéristiques des régimes régissant les sémiologies dans chacun des plans sont résumées pour le lecteur dans le tableau récapitulatif ci-dessous, pour plus de confort<sup>115</sup>.

---

<sup>115</sup> Il s'agit également d'appropriation l'armature en tableau qui sera réinvestie avec l'analyse des types de sémiologies relevées dans le corpus de thèse dans le chapitre suivant.

| Niveau de pertinence | Opération du régime sémiotique | Enjeu-effectuation                   | Conditions énonciatives                         |
|----------------------|--------------------------------|--------------------------------------|-------------------------------------------------|
| <i>Signe</i>         | Segmentation                   | Relation avec le référent            | Réunion du signifiant et du signifié            |
| <i>Œuvre</i>         | Totalisation                   | Assemblage : le média, l'institution | Point de vue surplombant : le genre, les normes |
| <i>Flux</i>          | Régulation cursive             | Accommodation syntagmatique          | Point de vue intégré : Épisémiotique            |
| <i>Existence</i>     | Mode d'existence               | Constitution de filtres ontologiques | Instauration de « mondes » sémiotiques          |

Tableau 2. Caractéristiques des régimes sémiotiques selon les quatre niveaux de pertinence sémiotique, d'après Fontanille & Couégnas (2018)

Le gain heuristique de cet ajout théorique consiste en la détermination de lieux de sémioses appropriés pour décrire le sens qui advient. La question posée très simplement serait : « Où est-ce qu'il y a de la sémiotique ? Où est-ce que le sens advient ? », si l'on s'autorise une réflexion à haute voix, un peu caricaturale. Le parti pris des auteurs est de répondre qu'il peut intervenir dans chacun de ces quatre niveaux, qui sont bien discriminés et non compris dans une suite d'englobements logiques. L'analyse de ces niveaux est donc fragmentée, non-continue, du fait que chaque niveau n'est pas contraint par le précédent, et n'entre dans aucune relation de présupposition avec lui. Il peut y avoir de la production de sens au niveau du signe, au niveau de l'œuvre, au niveau du flux, au niveau de l'existence, sans que l'ensemble ne fasse système. Chaque niveau est autonome et conditionne un mode de sémiose particulier, dont le fonctionnement ne correspond en rien à celui du niveau voisin. Cette fragmentation de l'analyse en différents niveaux permet de pallier les discontinuités fortes que présentaient les sémioses réalisées dans les plans d'immanence (notamment la discontinuité entre les plans du signe, des textes, des objets d'un côté et les plans des stratégies et des formes de vie de l'autre, la première série gouvernée plutôt par un procès de totalisation et d'unification, la seconde sur une régulation cursive du sens)<sup>116</sup>.

La généralité du fonctionnement sémiotique des quatre niveaux permet théoriquement d'épuiser les possibilités de description, chaque sémiose pouvant entrer dans l'un ou l'autre de ces modes, et permet à l'analyse de pouvoir rendre compte de tout type de culture ou de collectif. Ce quatuor de régimes de sémiose répond à l'idée de l'anthropologie contemporaine (Descola, Latour) du multiréalisme, du pluralisme de la description.

<sup>116</sup> Voir les critiques formulées sur ces discontinuités entre plans d'immanence chez Sémir Badir dans : BADIR Sémir, « La production de la sémosis. Une mise au point théorique », *AS - Actes Sémiotiques*, 13.10.2009. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/3335>>. Et chez Nicolas Couégnas et Jacques Fontanille eux-mêmes dans : FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, pages 234-235.

### I.3.4. Le point de vue crée l'objet sémiotique

L'anthroposémiotique se démarque des autres courants sémiotiques par son rapport aux données qui modifie en substance la démarche du chercheur. Depuis longtemps, la sémiotique déploie son arsenal théorique et méthodologique sur des objets d'étude extrêmement divers (un conte folklorique, une recette, une série de roman, une pièce de théâtre, un objet du quotidien, la pratique du karaté, etc.) qui deviennent de plus en plus complexes. Pour répondre à des problématiques toujours plus tournées vers les pratiques et les discours multiples, les sémioticiens doivent affronter des données extrêmement hétérogènes, qui interviennent à différents niveaux de pertinence sémiotique<sup>117</sup> qui ont chacun leur propre mode de sémiose, une hétérogénéité des discours en situation, qui proviennent de différents horizons, qu'il s'agit de rassembler pour les constituer en corpus.

Et c'est là tout le travail de l'anthroposémioticien, de constituer des données en tant qu'analysable, de faire en sorte que cette chose devienne l'objet de l'analyse et donc devienne un texte. Comme dans l'épistémologie hjelmslevienne, c'est ce qui rentre dans l'analyse qui devient objet de la linguistique. Avant, cela n'a aucun statut pour l'analyste : « Constituer » des données, ce n'est pas choisir un objet dans le monde qui nous entoure. Marsciani affirme d'ailleurs que dans l'ethnosémiotique, on n'a pas un objet qui est influencé par notre subjectivité mais c'est au contraire l'expérience qui contient des moments de constitution d'objet. L'objet de la sémiotique dépend de cette opération de constitution. Du moment que quelque commence à signifier, il devient un objet. Avant, cela ne constitue pas un objet, c'est hors de l'expérience. La constitution des « choses » qu'on peut analyser dépend de l'expérience que nous entretenons avec le monde concret.

Comme une ombre portée, cette position à propos des données de l'expérience soulève la question de l'ontologie. L'ontologie étudie « les choses qui sont », il s'agit d'un problème philosophique très ancien que nous ne prétendons évidemment pas résoudre, d'autant qu'il ne relève pas de la problématique animant le présent travail. Est-ce que les choses sont encore là quand on n'y fait pas attention ? Est-ce que les objets ont une existence quand on n'en a pas conscience ? Un philosophe ontologique métaphysicien répondrait que le monde a une existence autonome sans nos perceptions. Le travail ethnosémiotique ou anthroposémiotique ne pose pas le problème de cette manière. La question n'est pas de savoir si les choses ont une existence sans qu'elles soient perçues consciemment mais quelles sont les significations des choses qui font partie de notre expérience du quotidien ? Ce n'est pas ontologique, c'est sémiotique, on n'entretient une relation signifiante qu'avec les choses qui font partie de notre expérience. L'anthroposémiotique sort donc, comme l'anthropologie contemporaine, du classique problème du sujet qui devrait décrire un objet de connaissance. Cette démarche demande nécessairement de s'extraire de l'idée selon laquelle les choses dont s'occupe la sémiotique, c'est-à-dire les textes, sont déjà là, alors qu'il y a préalablement tout un travail de constitution de ces objets. Il faut qu'ils deviennent des objets signifiants, donc des textes, pour qu'on puisse les aborder sémiotiquement. Cette ouverture, cette possibilité

---

<sup>117</sup> Présentés dans la partie précédente.



de penser que les objets textuels sont le résultat d'une opération de constitution caractérisée en profondeur l'attitude anthroposémiotique.

Dans le chapitre « Reprise Méthodologique », chez Fontanille et Couégnas, cette constitution des données en objets sémiotiques est prise en charge par le concept de *présentation* :

« *L'analyse construit une signification qui n'est pas installée dans l'objet analysé, mais qui est projetée « devant soi » par la progression de l'analyse. En conséquence, si on devait encore parler de « référent », ce ne serait qu'un effet projeté de cette construction progressive dont il faut, au terme du processus, rassembler tous les éléments pour en « présenter » la sémiose* »<sup>118</sup>

Il s'agit de *présenter* des textes, c'est-à-dire de saisir ce qui fait texte, et non d'analyser un texte ou du sens qui serait déjà, du « prêt-à-analyser ». L'anthroposémioticien *présente* ses données, c'est l'analyse qui constitue l'objet. De la même façon, chez Marsciani,

« *c'est l'observation dans son devenir qui constitue l'objet sur lequel elle porte. L'observation dépend de la perspective adoptée par le regard qui l'exerce* »<sup>119</sup>

Le rassemblement des données induit déjà la position de l'analyste. Il n'y a pas de corpus qui serait déjà là, tout prêt, à attendre qu'on abatte sur lui nos grilles d'analyse préconstruites. Le corpus se crée en fonction de la problématique, en fonction de l'orientation de la recherche et de la saisie de sémioses, d'êtres, de pratiques, en train de s'instaurer.

Finalement, c'est cette démarche d'observation et l'importance du regard qui l'exerce qui détermine l'aspect « *anthropo-*» ou « *ethno-*» de cette attitude sémiotique. On a besoin du terrain, de l'expérience, et du caractère ethnographique de la recherche qu'il implique pour constituer le corpus. La constitution du corpus et donc l'élaboration de données dépend de la problématique de départ, du questionnement qui nourrit la réflexion à l'origine de la recherche :

« *La construction de l'objet variera logiquement en fonction du point de départ adopté par l'analyse, et consistera en l'établissement d'opérations de construction spécifiques, support de la description finale* »<sup>120</sup>

Pour la réalisation de la présente recherche, à propos de la construction et la transmission des savoirs scientifique sur l'épilepsie, notre attitude anthroposémiotique conduit à la constitution de plusieurs groupes de corpus reflétant les différentes expériences que l'on peut faire de cette pratique de transmission, de remédiation des savoirs scientifiques.

#### **I.4. Corpus et groupes de corpus pour le projet**

Rappelons rapidement le questionnement qui engage le travail de thèse. La problématique interroge le rôle des discours dans la construction des savoirs scientifiques, en prenant pour clef d'entrée l'épilepsie. Nous cherchons donc à comprendre les mécanismes de médiation sémiotique qui jalonnent le parcours de transmission de l'information savante (un savoir scientifique sur l'épilepsie), depuis la sphère de la science fondamentale à celle du patient et de son entourage, en passant par la sphère du médical, sans oublier, une sphère parallèle,

---

<sup>118</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 226.

<sup>119</sup> MARSCIANI Francesco, *op. cit.*, 2017, page 15.

<sup>120</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 228.

celle de la vulgarisation scientifique institutionnelle – même si on la *vulgarisation* qui se manifeste tout au long du parcours, entre chaque instance, dans le sens de « traduire en langue vulgaire ».

#### I.4.1. Le choix directeur de la problématique

La problématique soutenant le projet de thèse implique déjà une certaine position du chercheur. La saisie de ces différentes sphères est une première manifestation de l'attitude anthroposémiotique : le regard de l'analyste a constitué en tant qu'entités analysables ces différentes sémiosphères, sorte de grands réseaux ou collectifs organisés déterminant des scènes actantielles et des syntaxes spécifiques. Le choix de la disposition linéaire d'un parcours de médiations est méthodologique et répond à (1) la question fermée/orientée de la problématique et à (2) une orientation déterminée du chercheur que nous devons justifier pour rendre compte de (3) l'hétérogénéité des données et la multiplicité des discours engagés.

##### I.4.1.1. Parcours de médiations comme réponse à une question

Le but de la recherche est d'analyser les discours en tant qu'ils participent à la construction des savoirs scientifiques. Et pour y parvenir, il est nécessaire d'analyser les médiations interdiscursives dans le parcours de l'information : comment passe-t-on de la production de l'information à sa diffusion ? à son appropriation ? et surtout, qu'est-ce qui se transforme au fil des médiations ? Pour suivre tout ce chemin, depuis ce qu'on pourrait artificiellement appeler un « début » vers une non moins artificielle « fin », de façon plus ou moins linéaire, le choix d'une clé d'entrée a été indispensable. L'épilepsie, du fait de son statut de maladie, de surcroît chronique, fréquente en France et dans le monde, du fait de son caractère évocateur à lourde charge imaginaire, et du fait de la possibilité d'observer la recherche en train de se faire à son propos<sup>121</sup>, est l'entrée thématique idoine pour mener l'enquête sur la transmission de l'information.

L'hypothèse de travail est de considérer que l'information savante, bribe de savoir scientifique, peut être suivie depuis la production en laboratoire par la recherche, jusqu'aux patient et plus généralement leur entourage et la société, moyennant quelques transformations et tribulations à étudier. L'enjeu de la recherche s'articule autour des nœuds, des lieux de liaisons entre les sémiosphères qui peuvent être très intuitivement, et l'ont été en introduction, posées. De manière très schématique, et il est important méthodologiquement de commencer par l'élaboration d'une armature schématique, et de se demander « où parle-t-on d'épilepsie ? », nous postulons la présence d'une pluralité de sphères pour rendre compte des points nodaux qui articulent ce parcours de l'information, par exemple :

- La sphère de la **recherche fondamentale** en laboratoire (expérimentations, modèle animal, démarche scientifique spécifique)

---

<sup>121</sup> Cf. la présentation du choix de l'épilepsie dans l'introduction page 17.

- La sphère de la **recherche médicale** appliquée (essais cliniques, modèle humain, démarche scientifique spécifique)
- La sphère **médicale** (interaction médecin/patients, examens, traitements)
- La sphère **profane** (patient, entourage et doxa en général)

Il se trouve que ces quatre sphères s'enchaînent car elles fonctionnent par présupposition mutuelle. En effet, le rapport qui s'effectue est presque causal, ou plutôt de présupposition, le mouvement de cause à effet étant parallèle et corrélé au mouvement décroissant d'échelle de pertinence : il s'agit d'un double-mouvement réciproque. Le chercheur neuroscientifique, en laboratoire, s'intéresse au microscopique, à l'échelle du réseau cellulaire, de la cellule, voire d'entités encore plus petites. L'instance médicale s'intéresse davantage à un niveau de pertinence « méso », c'est-à-dire au niveau de l'organe, aux effets observés sur le corps humain. Enfin, dans la sphère du patient, on ancre le corps malade dans la vie sociale, dans un environnement social et humain, l'échelle est donc ici macroscopique.

Cependant, empiriquement, l'effet est connu avant la cause dans cette chaîne de connaissances. C'est d'ailleurs l'effet qui nous fait chercher la cause : c'est parce qu'il y a des malades atteints d'épilepsie que des chercheurs tentent d'identifier les mécanismes du fonctionnement de cette maladie et que des médecins la soignent. L'effet (les crises d'épilepsies répétées) présuppose une cause (une maladie cérébrale), qui est elle-même l'effet d'une cause à rechercher (une anomalie de fonctionnement des neurones), etc. Et ce mouvement suit apparemment le mouvement du « grand » vers le « petit » au niveau de l'échelle. Très trivialement : il y a une crise, on va chercher pourquoi cet individu fait une crise. On comprend que c'est parce que son cerveau produit des décharges électriques anarchiques. Alors pourquoi ce cerveau produit-il des décharges électriques anarchiques ? Parce qu'il y a un déséquilibre au niveau des neurotransmetteurs dans les systèmes inhibiteur et excitateur, etc. Mais du point de vue de la transmission des savoirs scientifiques, le mouvement s'inverse, et on change de sens. La production émanant en première instance de la sphère de la recherche fondamentale<sup>122</sup>.

À partir de toutes ces considérations, se forme alors pour l'observateur analyste un parcours de médiations raisonné, motivé par ces présuppositions et circonscrit autour de ces sphères. Ici le type de parcours de médiations n'est pas aléatoire, il est contraint par la question de départ, par le sujet-même de la recherche : il s'agit d'une série de questions qu'on pourrait qualifier de « fermée » : comment l'information ou les savoirs circulent-ils ? comment se transforment-ils ? comment sont-ils transmis depuis leur production jusqu'à leur appropriation ? Le sujet implique intrinsèquement ce cheminement linéaire et orienté.

Une nuance est toutefois à apporter avec l'ajout de la sphère parallèle de la Vulgarisation Scientifique, qui est relativement « à part » dans le dispositif : elle relève le plus souvent de la pratique journalistique<sup>123</sup> et n'émane pas d'une des communautés discursives impliquées,

<sup>122</sup> Ce changement de sens est un choix méthodologique, expliqué dans la prochaine partie, en I.4.1.2..

<sup>123</sup> Cette remarque est à nuancer car la vulgarisation scientifique n'est plus l'apanage des journalistes médiateurs, la figure du « troisième-homme », mais un enjeu pour les scientifiques eux-mêmes, qui « court-circuitent » le parcours de l'information en s'adressant directement au patient, voir dans le Chapitre V, la partie V.1.3. « *Vers un paradigme du 'premier homme' ?* ».

mais elle participe du processus de transmission des savoirs scientifiques chez le patient, son entourage, etc.

Ce parcours de médiations qui suit l'enchaînement des sphères est pratique pour l'analyse car il permet de poser des jalons, des repères, et de constituer un dispositif conceptuel solide qui sous-tend le raisonnement. On pourrait cependant nous objecter ici la linéarité et l'orientation purement transitive de ce schéma, de ce parcours. Il est alors important de préciser que ce parcours n'est pas restrictif et que ce parcours de médiations est ainsi orienté pour diriger la réflexion et répondre à la problématique de départ, mais il n'exclut rien :

- Il offre la possibilité de rajouter des sphères entre deux sphères déjà présentes (la deuxième sphère correspondant à la recherche médicale et appliquée a été rajoutée sous les conseils de Nicolas Couégnas et Jacques Fontanille par exemple), et nous pouvons très bien imaginer enrichir le parcours d'autres sphères plus précises et affiner ainsi le parcours de l'information.
- Il n'exclut pas la multidirectionnalité de l'information mais marque l'orientation dominante que nous avons choisi d'étudier. Il est impossible de nier que la sphère profane inspire et conditionne les énoncés de la sphère recherche, l'exemple concret le plus fameux étant l'article d'Henri Gastaut, neurologue célèbre, intitulé : « *L'involontaire contribution de Fiodor Dostoïevski à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie* »<sup>124</sup>. L'information ne transite pas que dans un sens descendant, elle vient parfois du « bas » ou plutôt du « bout » du parcours.
- Il peut tenir compte de l'informel, de tout ce qui dépasse le cadre strictement institutionnel des communautés discursives, etc.

C'est un squelette qui ne demande qu'à être habillé et enrichi de ces considérations multiples, enrichissement que nous ne pourrions pas assumer à nous-seuls dans l'exercice borné d'une thèse. L'orientation linéaire et transitive du parcours apporte avec elle son lot d'interrogations, auxquelles nous devons tenter de formuler une réponse.

#### **I.4.1.2. De la posture du chercheur : sacralisation de la science ?**

Le caractère strictement linéaire du parcours et la transitivité qu'il implique questionnent la posture du chercheur, qui partirait d'un postulat naïf voire erroné et condescendant selon lequel la science fondamentale produirait du savoir « dans son coin », et alimenterait de manière purement descendante l'encyclopédie du quidam « ignorant ». Le choix de l'orientation du parcours ne désavoue pas les autres formes de savoirs : de la croyance à la science, selon Lévi-Strauss et depuis Leibnitz, la seule chose qui change, c'est le « degré de probabilité de réalisation ou d'existence »<sup>125</sup>. Dans le savoir des croyants, ce degré est faible, dans le savoir des savants, ce degré de probabilité est fort et se rapproche de la certitude.

---

<sup>124</sup> GASTAUT Henri, « L'involontaire contribution de Fiodor Dostoïevski à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie. », *Évolution Psychiatrique* 44 (2), 1979, pp. 215-246. Henri Gastaut est notamment connu pour sa classification électro-clinique des épilepsies, et Fiodor Dostoïevski comme un écrivain russe épileptique.

<sup>125</sup> ADELL Nicolas, *Anthropologie des savoirs*, Paris, Armand Colin, 2011, page 30.

Les limites du savoir sont très difficiles à tracer. Selon les penseurs, ces limites peuvent être considérées comme nettes et infranchissables (Buffon, Weber par exemple) et cela donne lieu à un traitement *politique* de la question des savoirs :

*« Là où s'arrête notre définition du savoir commence l'altérité, l'étrangeté de l'Autre qui croit savoir et en réalité, selon nos critères, ne sait pas. Tout le travail de l'anthropologue est de se déprendre de ces préjugés, d'avoir ce regard éloigné (Lévi-Strauss) qui lui permet de ne pas considérer les limites du savoir comme des frontières mais comme des espaces de discussion (...), de débats entre des modes de pensée différents »*<sup>126</sup>

L'anthropologue des savoirs Nicolas Adell montre qu'il n'y a pas de réelle distinction entre les croyances et les savoirs, il n'y a que l'activation d'un système semi-symbolique du type *eux vs nous / croire vs savoir*. Il rappelle le grand partage que les occidentaux opèrent, où la différence

*« entre nos savoirs et leurs croyances réside dans l'opposition tenace de nos sciences et leurs mythes par laquelle on a longtemps penser la distribution de nos modes de savoir »*<sup>127</sup>

La distinction entre *croyances* et *savoirs* est donc purement acquise socialement et n'est qu'une question de points de vue et de modes de pensée culturels. Nous réfutons toute « Bifurcation de la Nature », bien identifiée par Descola et Latour, qui obligerait à décrire le monde avec pour seul étalon moderne-centré la Raison et la science telle qu'elle est pratiquée en occident aujourd'hui. Il existe toute une typologie des formes de savoir à laquelle se référer et nous ne nions pas l'existence des savoirs empiriques quotidiens, de la magie comme connaissance, de la foi comme mode de connaissance, le savoir historique, le savoir scientifique, le savoir symbolique de la pensée sauvage, etc.

Le choix effectué restreint seulement notre intérêt méthodologique sur une forme particulière de production du savoir, car dominante en occident, gouvernée par ce que Latour appellerait [REF], le mode d'existence de la référence, et qui se superposerait au grand domaine de la Science. Nous prendrons donc la communauté scientifique institutionnalisée comme instance de point de départ de notre parcours de médiation, étant entendu encore une fois qu'elle n'est pas l'unique source de savoir, et que ce savoir n'est pas omnipotent ni complètement désolidarisé de ce qui se passe en aval dans le parcours. Il serait d'ailleurs intéressant d'imaginer un (ou plusieurs) programme(s) de recherche dont le but final serait dans un premier temps l'étude du fonctionnement des médiations discursives à l'intérieur d'un autre mode de production de savoir que celui de la science occidentale (exemple : dans les médecines traditionnelles gabonaises<sup>128</sup>) puis, dans un second temps, comparer ces médiations à l'intérieur des parcours de l'information en fonction des différents modes de production des savoirs identifiés. Nous admettons *ab ovo* et bien volontiers l'impossibilité

---

<sup>126</sup> ADELL Nicolas, *op. cit.*, page 32.

<sup>127</sup> ADELL Nicolas, *op. cit.*, page 39. La mise en lumière des déterminants possessifs (ici en non-italique, mais italique dans le texte d'origine) est réalisée par l'auteur.

<sup>128</sup> Une thèse intitulée « La fonction des discours dans les médecines traditionnelles gabonaises : retour sur le concept d'efficacité symbolique » est actuellement en cours de préparation dans notre laboratoire d'appartenance, le Centre de Recherches Sémiotiques (EA 3648).

d'épuiser l'analyse de la transmission des savoirs en ne considérant qu'une de ses formes de production.

Les choix lexicologiques formulés dans la désignation des sphères peuvent également être sujet à discussion au regard de ces considérations. La sphère première n'est pas intitulée « sphère du savoir » ou « sphère de la connaissance » mais bien « sphère de la recherche fondamentale », de manière neutre et désengagée. De prime abord, pourtant, nous pouvons concéder que le choix de l'épithète « profane » pour la dernière sphère corrobore la thèse de la sacralisation de la science par l'analyste. Malgré les apparences, il n'en est rien : ce choix correspond plus à un « faute de mieux », mais qui, si le sème /-sacré/ n'est pas actualisé, définit clairement le périmètre du public visé dans cette sphère et son mode de fonctionnement. Ainsi, nous avons préféré le qualificatif de « profane » à ceux de « néophyte », « publique », « des Nuls<sup>129</sup> », « des ignorants ». Le discours scientifique n'est donc pas considéré comme sacré mais comme étant opposé à celui de la *référence* ou de l'*autorité* donnée. Foucault, travaillant les « modalités énonciatives »<sup>130</sup> dans *l'Archéologie du savoir*, pose la question de l'autorité et de la légitimité des discours à travers l'étude des « emplacements institutionnels » considérés comme des sources légitimantes des discours.

*« En faisant intervenir la question de l'autorité, on postule que le texte n'est accessible que rapporté à une source légitimante. Les énonciations écrites ont une « force », elles sont portées par des stratégies de maintien ou de transformation des rapports d'autorité dans le champ »<sup>131</sup>*

Le choix d'établir une « sphère recherche scientifique » nous permet de rendre compte de cette légitimité du discours de la communauté scientifique et ainsi de le considérer comme méthodologiquement premier, originel, dans la pratique de transmission qui nous intéresse ici. Le discours « profane », par glissement sémantique, émane donc dans cette conception d'une sphère publique et non-initiée au domaine scientifique contrairement à la sphère de la recherche fondamentale.

## **I.4.2. Justification anthroposémiotique du corpus**

### **I.4.2.1. Données hétérogènes et discours multiples**

La problématique interrogeant la transmission de l'information savante, de sa production à son appropriation par le quidam, fait que l'on a affaire à des lieux de sémioses multiples, des discours extrêmement disparates et des données hétérogènes. D'après la typologie proposée

---

<sup>129</sup> Pour faire référence à la désignation des sujets situés les plus à la périphérie du modèle étendu de la sémiosphère de Lotman par Gérard Chandès dans : CHANDÈS Gérard, *SEMIO/SPHERE/TRANS/MEDIEVALE. Un modèle sémiopragmatique d'information et de communication appliqué aux représentations du moyen âge*, Thèse en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Poitiers, 2006.

<sup>130</sup> FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque des sciences humaines), II, V.

<sup>131</sup> MAINGUENEAU Dominique, « Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours », *Langages* 26 (105), 1992, pp. 114-125. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1628>>, page 118.

par Patrick Charaudeau en 2009<sup>132</sup> dans un article au titre pour le moins évocateur « *Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique* », la problématique qui nous anime est à dominante « représentationnelle et interprétative ».

Alors que la problématique « cognitive et catégorisante » s'intéresse aux mécanismes linguistico-discursifs, leur production et leur fonctionnement (jeux de cohérence et de cohésion dans un texte, certains mots spécifiques du discours, etc.) à l'intérieur de corpus aléatoires, alors que la problématique « communicative et descriptive » vise à décrire des types de situation communicative liés à l'empirie des échanges souvent très institutionnalisés, la problématique « représentationnelle et interprétative », quant à elle, tend à faire des hypothèses de représentations socio-discursives en fonction de pratiques discursives et des types de sujets associés. Dans cette problématique, les textes fonctionnent comme des médiateurs et mettent en œuvre une construction interdiscursive du sens.

« *La difficulté de cette problématique réside dans le fait qu'il faut faire ces hypothèses et que pour ce faire on doit s'appuyer sur des manifestations discursives extrêmement diverses, non toujours explicites, voire diffuses et même floues, ce qui est un problème pour la constitution du corpus* »<sup>133</sup>

Le caractère interdiscursif de la problématique intègre de manière inhérente de l'hétérogénéité, qui se manifeste à plusieurs niveaux.

### **Hétérogénéité des communautés discursives**

Les différentes sphères identifiées plus haut sont le point de départ pour différents groupes de corpus. Un premier critère d'hétérogénéité est donc ici décelé, le critère des instances énonciatives, puisque *grosso modo*, on peut faire se superposer les groupes de corpus avec des communautés discursives spécifiques : la communauté scientifique, la communauté médicale, la communauté des patients, la communauté de la presse spécialisée, etc. Le concept de *communautés discursives* de l'Analyse du discours vient enrichir celui des *sphères* proposées encore peu définies. Il rend compte des groupes restreints qui s'institutionnalisent, et qui « à travers leurs rites langagiers partagent un même territoire »<sup>134</sup> et dont la structuration des productions textuelles organise leur propre cohérence :

« *Le concept de communauté discursive, en tant qu'institution à laquelle ses propres pratiques textuelles donnent cohérence, est de nature à fonder des descriptions plus assurées de la production textuelle : leurs formes textuelles et leurs actualisations langagières peuvent de la sorte être rapportées à un ensemble de places, de flux vectoriels de textes et de localisations différentielles des communautés discursives, espace structuré qui autoriserait des recherches de variations et d'invariants sur des corpus non aléatoires* »<sup>135</sup>

Les discours qui vont être étudiés s'inscriront donc respectivement dans des communautés discursives spécifiques, et devront être analysés à la lumière du fonctionnement interne de

---

<sup>132</sup> CHARAUDEAU Patrick, « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », *Corpus* (8), 15.11.2009, pp. 37-66.

<sup>133</sup> CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2009, page 51.

<sup>134</sup> MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.* 1992, page 117.

<sup>135</sup> BEACCO Jean-Claude, « À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif », *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires* (3), 1995, pp. 136-153.

chacune d'entre elles : la communauté scientifique, la communauté médicale, la communauté de patient notamment. Les discours *transcommunautaires* tiennent une place toute particulière dans l'étude car ils correspondent aux médiations discursives de « traduction », celles qui traversent les sphères et les communautés impliquant qu'émetteur et récepteur n'appartiennent pas à la même communauté discursive. Les discours typiquement communautaires sont dits « fermés » alors que les discours transcommunautaires sont, à des degrés variables, « ouverts » selon Maingueneau :

« À un extrême on aurait des discours fermés pour lesquels coïncident tendanciellement l'ensemble des lecteurs et celui des scripteurs : ceux qui lisent sont aussi des gens qui écrivent des textes du même type. À l'autre extrême on peut placer des discours ouverts pour lesquels la disproportion entre l'ensemble des scripteurs et celui des lecteurs est gigantesque : ainsi dans le cas d'un quotidien à grand tirage »<sup>136</sup>

Chez Beacco, le degré d'ouverture des discours dépend de la *nature des flux*, internes ou externes, qui organisent la communauté discursive en des termes de conditions de *production* et de *consommation* des textes<sup>137</sup>. Certains textes sont ainsi considérés comme des marchandises, des

« 'objets' mis en vente [qui] sont tenus de rencontrer la demande des consommateurs au niveau des contenus/représentations/valeurs qu'ils véhiculent mais aussi, peut-être, dans leurs formes langagières »<sup>138</sup>

et correspondent à des discours ouverts circulant notamment au sein de flux externes ; alors que d'autres textes ne sont pas « destinés à un marché » en dehors de la communauté discursive qui les produit mais circulent uniquement au sein de la communauté et sont envisagés à partir de et pour le « réseau de lieux institutionnels qu'ils exhibent et qu'ils fondent », les flux y sont donc internes et les discours tendanciellement fermés.

La prise en compte de l'appartenance à telle ou telle communauté des instances d'énonciations, de ces propriétés d'ouverture des discours, de la nature des flux et des normes en vigueur dans chaque communauté discursive, est nécessaire pour calibrer l'analyse des différents discours saisis le long de notre parcours de l'information savante sur l'épilepsie, dont l'hétérogénéité des instances d'énonciation constitue l'une des caractéristiques.

### **Hétérogénéité des natures des données**

Dans chaque groupe de corpus identifiés, interviennent des éléments divers, des données hétéroclites dans le sens où elles n'ont pas la même nature sémiotique, médiatique et générique. Ainsi, de manière générale, nous avons affaire à :

- un ensemble d'articles scientifiques sur le sujet de l'excitabilité neuronale, émanant de la communauté discursive neuroscientifique,
- un ensemble de lettres de consultation, émanant de la communauté discursive médicale
- un ensemble de transcriptions d'enregistrements médecins/patients auprès d'épileptologues au sein de deux structures différentes,

---

<sup>136</sup> MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.*, 1992, page 120.

<sup>137</sup> BEACCO Jean-Claude, *op. cit.*, 1995, page 140.

<sup>138</sup> BEACCO Jean-Claude, *op. cit.*, 1995, page 140.



- un ensemble de discours numériques natifs sur les réseaux sociaux Twitter, Facebook et sur le forum santé « doctissimo.fr »,
- un ensemble d'articles de vulgarisation scientifique issus de la presse spécialisée, numérique et papier,
- la page Wikipédia consacrée à l'épilepsie,
- le « Dossier d'Information » INSERM consacré au sujet de l'épilepsie,
- le dossier de vulgarisation scientifique « Épilepsies : vers la sortie des crises ? » du magazine « Sciences & Santé ».

Cet ensemble de données se caractérise par une incohérence générique et médiatique importante. Bien sûr, tous ces items ne rentrent pas dans un unique « corpus », ils correspondent à des sous-corpus demandant des traitements différents et adéquates. Cependant, ils font tous partie d'un même macro-groupe englobant les discours que l'on peut trouver dans le parcours de l'information savante identifié. La création de sous-corpus est donc nécessaire pour obéir au critère d'exploitabilité des textes constituant le corpus, qui doivent être pour cela *commensurables* : « toutes les grandeurs recensées (...) sont des quantités de même nature »<sup>139</sup>.

Pourtant, pour pouvoir faire nos hypothèses de travail afin de répondre à la problématique posée, il faut nécessairement s'appuyer sur ces manifestations discursives hétérogènes. Cela semble poser un problème méthodologique pour la constitution du corpus qui s'ajoute à celui posé par l'hétérogénéité des communautés discursives, qui en découle nécessairement aussi. Les différentes natures de données s'expliquent en partie par le fait qu'elles sont issues d'instances différentes, de communautés discursives différentes ayant leurs propres organisation et normes de production textuelle.

### **Hétérogénéité des types de données**

Outre la pluralité des instances et la nature hétérogène des données, on remarque que ces dernières ne relèvent pas toutes d'un type d'établissement unique. L'analyste a alors affaire à :

- des **artefacts** – les transcriptions d'enregistrement audio de consultation
- des **regroupements par genre** – pour les articles scientifiques des neuroscientifiques ou les articles de vulgarisation scientifique,
- des **regroupements par unité** (de type **archive**) – pour les lettres de consultations notamment,
- des « **données vivantes** » qui restent dans leur **écosystème** car elles n'en sont pas dissociables – pour les discours numériques natifs (qu'on peut néanmoins réduire à des artefacts avec des impressions d'écran mais qui perdent énormément de leur valeur pratique).

Les données ne sont donc pas données et, comme on l'a vu, ne relèvent pas d'un « déjà-là ». « les données ont un nom trompeur : elles ne s'imposent pas, elles sont construites. (...) Le rapport aux données tient d'un compromis : faire avec ce à quoi on a accès, mais faire au mieux avec cela. »<sup>140</sup>

<sup>139</sup> BENZÉCRI Jean-Paul, *L'analyse des données*, Dunod, Paris, 1973.

<sup>140</sup> PINCEMIN Bénédicte, *Diffusion ciblée automatique d'informations : conception et mise en œuvre d'une linguistique textuelle pour la caractérisation des destinataires et des documents*, Thèse de doctorat en

« faire avec ce à quoi on a accès » reviendrait pour un anthroposémioticien à « présenter ce qu'il saisit » lors de son observation de terrain. La présentation des données est donc une construction du chercheur, dépendante du *regard* gouverné par la problématique de départ. S'il est conduit à saisir des données hétérogènes, c'est que son questionnement l'y oblige, et l'hétérogénéité est intrinsèque.

### **Hétérogénéité des méthodologies**

Mais ce n'est pas tout, il nous faut continuer la liste des hétérogénéités desquelles il faut rendre compte. Il y a déjà plusieurs groupes de corpus, différents types de données, mais cela implique aussi différentes méthodologies, parfois à cheval sur plusieurs sphères :

- celle de l'Analyse de discours (Maingueneau, Charaudeau, Beacco, Moirand)
- celle de la Sémantique textuelle ou de la linguistique textuelle (Rastier)
- celle de l'Analyse des interactions (Kerbrat-Orecchioni)
- celle de la sémiotique du discours (Greimas, Fontanille)
- celle de la sémiotique narrative (Greimas, Courtès)
- celle de l'analyse des discours numériques natifs (Paveau).

Chacune de ses méthodologies possède son propre système de règles présidant au recueil de données. La présentation anthroposémiotique des données implique donc de la part de l'auteur une projection de la méthodologie qu'il entend utiliser pour rendre compte du sens saisi. Comme on l'a mentionné, la constitution des corpus anticipe et informe déjà l'analyse.

#### **I.4.2.2. Principe de variation**

L'association de la notion de *corpus* à celle d'*hétérogénéité des données* ne va pas de soi, et est même, dans la définition traditionnelle d'un corpus, à bannir. Comment pallier cette hétérogénéité constitutive du corpus, inhérente, induite par la problématique elle-même ? Une tentative de réponse consiste à renverser la situation et ne pas la considérer comme un obstacle à la scientificité mais au contraire comme un nouveau critère de construction et de justification de corpus. Convertir l'hétérogénéité en opportunité méthodologique, c'est ce que propose de faire notamment Nathalie Garric et Julien Longhi en linguistique<sup>141</sup>.

Chez eux aussi la revendication de l'hétérogénéité des données dans l'analyse de corpus est assumée<sup>142</sup> pour rendre compte des différentes situations autorisant des constructions intertextuelles ou interdiscursives. Ce qui motive notre recherche est justement l'identification de ce qui persiste et se transforme le long du parcours de transmission de l'information : on doit pouvoir appréhender de l'intertextualité, et donc un niveau supérieur à de la simple juxtaposition de textes ou discours manifestés. Pour Longhi et Garric, l'hétérogénéité devient à ce titre une nécessité épistémologique :

---

Linguistique, Université Paris IV Sorbonne, 1999, chapitre VII : "Caractérisation d'un texte dans un corpus : du quantitatif vers le qualitatif", § A "Définir un corpus", pp. 415-427.

<sup>141</sup> GARRIC Nathalie et LONGHI Julien (éds.), *L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données*, Paris, Larousse, 2012 (Langages 187).

<sup>142</sup> GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, « L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données : d'une difficulté méthodologique à une nécessité épistémologique », *Langages* 187 (3), 2012.

*« Notre objectif est de concevoir l'hétérogénéité des données comme un geste technique d'« hétérogénéisation » introduisant une nouvelle source de définition et de construction à part entière des données. En d'autres termes, introduire une hétérogénéité maîtrisée des données peut permettre d'actualiser des contextes pluriels larges qui seuls sont susceptibles de délimiter les conditions d'une construction intertextuelle »*

*Et « La démarche suggère d'introduire l'hétérogénéité jusque dans l'opération de constitution des corpus établis en vue d'une même problématique »<sup>143</sup>*

La démarche des linguistes est donc ici très similaire à celle qui a conduit notre constitution de corpus. Ce dernier est ici défini comme une construction, en revendiquant son aspect hétérogène, aspect sans lequel ce qu'on recherche ne serait pas identifiable, puisqu'on a affaire à des variétés d'usage et des transformations interdiscursives.

Pour se faire, ils proposent de faire de l'hétérogénéité non plus un obstacle mais un concept opératoire

*« pour contribuer à une « description linguistique du sens » conçue du point de vue d'une linguistique générale (...) susceptible de faire agir non seulement des genres, mais également des œuvres, des formations discursives, des types de textes, des champs, des registres, des pratiques ou encore des domaines, par exemple »<sup>144</sup>*

Nathalie Garric propose de nommer ce principe régulateur de l'hétérogénéité le « principe de variation » et le définit comme une

*« opération que l'on pourrait qualifier de pluralisation généralisée, qui actualise la variation par différentes pratiques d'analyse et à différents niveaux d'analyse »<sup>145</sup>*

Elle l'assume comme une réponse au *principe d'interprétabilité* proposé par Bénédicte Pincemin comme critère présidant à la constitution des corpus. Le critère d'interprétabilité permet de ne plus envisager le corpus comme un ensemble conditionné et idéal, parfaitement homogène, aux exigences formelles toutes remplies, mais plutôt comme un ensemble de données bien documenté, dont on connaît toutes les caractéristiques et les limites. Faire entrer l'hétérogénéité dans le corpus permet d'intégrer toutes les informations nécessaires pour interpréter au mieux les observations du corpus : Nathalie Garric pense notamment à tous les procédés techniques d'encodage et d'étiquetage des données en vue d'un traitement textométrique automatique des données.

Le principe de variation met en œuvre et systématise l'hétérogénéité requise par le type de problématique « représentationnelle et interprétative » que nous avons identifiée d'après la typologie proposée par Charaudeau (Cf. *supra*). La démultiplication des points de vue, des méthodes, des genres, etc. permet une sorte d'exhaustivité de la représentativité du processus interdiscursif de transmission de l'information savante. Pour récapituler, soit le tableau suivant :

---

<sup>143</sup> GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, *op. cit.*, 2012, pages 4-5.

<sup>144</sup> GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, *op. cit.*, 2012, page 6.

<sup>145</sup> GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, *op. cit.*, 2012, page 6.

| CORPUS<br>TOME II                   | Groupe 1<br>Pages<br>5 à 116                                                                             | Groupe 2<br>Pages<br>117 à 210                                                           | Groupe 3<br>Pages<br>211 à 514                                                             | Groupe 4<br>Pages<br>515 à<br>530                                                       | Groupe 4<br>Pages<br>531 à 550                                                    | Groupe 5<br>Pages<br>551 à 564                                                                               |
|-------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Étiquetage                          | Article A, B, C,<br>...                                                                                  | Lettre 1, 2, 3,<br>...                                                                   | A01, A02, A03, ...<br>G01, G02, G03, ...<br>M01, M02, M03, ...                             | IP-FOR-1,<br>2, 3 ...                                                                   | IP-FAC-1, 2,<br>3 ...<br>IP-TWE-1,<br>2, 3 ...                                    | C-O                                                                                                          |
| <b>Données</b><br><b>Variations</b> | Article<br>scientifique                                                                                  | Lettres de<br>consultation                                                               | Transcription<br>consultation<br>médecin / patients                                        | Post<br>forum<br>santé                                                                  | Post<br>Facebook,<br>Tweeter                                                      | Article de<br>vulgarisation<br>scientifique                                                                  |
| Sphère                              | Recherche<br>Fondamentale                                                                                | Médicale                                                                                 | Trans-<br>communauté :<br>médical → patient                                                | Profane                                                                                 | Profane                                                                           | Vulgarisation<br>Scientifique                                                                                |
| Communauté<br>discursive            | Communauté<br>neuro-<br>scientifique                                                                     | Médicale                                                                                 | Communauté<br>médicale                                                                     | Commun<br>auté de<br>patients                                                           | Communa<br>uté de<br>patients                                                     | Communau<br>té journalisti-<br>que                                                                           |
| Nature de<br>donnée                 | Textes genre<br>très normé                                                                               | Textes genre<br>très normé                                                               | Enregistrement<br>oral                                                                     | Texte<br>web<br>social                                                                  | Texte web<br>social                                                               | Texte<br>didactique                                                                                          |
| Type de<br>rassemblemen<br>t        | Données de<br>même genre                                                                                 | Données<br>type archive                                                                  | Données<br>transformées<br>Artefact                                                        | Données<br>vivantes<br>dans<br>Écosystè<br>me                                           | Données<br>vivantes<br>dans<br>Écosystèm<br>e                                     | Données de<br>même genre                                                                                     |
| Méthodologies<br>d'analyse          | Sémiotique du<br>discours<br><br>Linguistique<br>textuelle<br><br>Analyse du<br>discours<br>scientifique | Analyse du<br>discours<br><br>Sémiotique<br>du discours<br><br>Linguistique<br>textuelle | Analyse du<br>discours<br><br>Analyse des<br>interactions<br><br>Sémiotique du<br>discours | Analyse<br>de<br>discours<br>numériqu<br>es natifs<br><br>Sémiotiq<br>ue du<br>discours | Analyse de<br>discours<br>numérique<br>natifs<br><br>Sémiotique<br>du<br>discours | Sémiotique<br>du discours<br><br>Linguistique<br>textuelle<br><br>Analyse du<br>discours de<br>vulgarisation |

Tableau 3. Variations et hétérogénéité dans les groupes de corpus constitués<sup>146</sup>

**Conclusion** : L'hétérogénéité « obstacle » à la scientificité dans la constitution du corpus est en réalité la clef pour pouvoir répondre à la problématique de départ. Ayant repéré le « changement de paradigme » qu'ont subi les sciences humaines dont les sciences du langage, cette volonté de décrire et analyser les médiations et les pratiques en actes, au plus près de l'expérience, la prise en compte de l'hétérogénéité devient un enjeu méthodologique. La description doit en passer par l'hétérogénéité des niveaux d'analyse, des méthodes d'analyse, et des données pour être pertinente.

#### I.4.3. De l'impossible exhaustivité : ce qui ne fait pas partie du corpus, mais qui aurait pu !

Le corpus est partie prenante de la démarche heuristique et infléchit pour une large part le cheminement raisonné conduisant aux hypothèses, mais il dépend du traitement que le chercheur a décidé de lui appliquer en fonction de la problématique. Le statut du corpus est donc complexe à déterminer dans cette logique tautologique, dans ce que Charaudeau appelle

<sup>146</sup> Les pages indiquées pour ces annexes sont celles du Tome II, exclusivement consacré au corpus.

une « circularité peu démonstrative »<sup>147</sup>, mais obligée. Ce caractère dual de la définition de corpus tient à la nature double de la démarche en sciences humaines et sociale, qui selon lui est « empirico-descriptive » et « hypothético-déductive » à la fois.

*« L'une ne va pas sans l'autre : la première est davantage dépendante d'outils méthodologiques, la seconde de concepts fondateurs et de catégories explicatives. La première se déroule selon un mouvement centripète, la seconde selon un mouvement centrifuge, ce qui explique que les corpus qui s'inscrivent dans ces mouvements tendent, tantôt à se refermer sur eux-mêmes, tantôt à s'ouvrir. C'est pourquoi un corpus n'est jamais qu'un prétexte, au sens de ce qu'il en est un point de départ indispensable pour une analyse du discours, les textes devant être confrontés en permanence à d'autres textes et d'autres corpus »*<sup>148</sup>

La question de la clôture ou de l'ouverture du corpus se pose donc à chaque fois, puisque ce dernier doit à la fois être assez fermé et circonscrit pour pouvoir en faire l'analyse, mais doit rester ouvert, surtout quand la problématique qui gouverne le projet est d'ordre interdiscursive :

*« La linguistique du discours orientée vers la description des usages et des significations sociales, à corpus, par définition ouvert, et qui présuppose un sujet opérateur de catégories « socio-discursives » et porteur d'imaginaire social »*<sup>149</sup>

Cette ouverture définitive du corpus implique l'impossible respect du critère d'exhaustivité. Le chercheur doit se contenter d'une *représentativité* de l'exhaustivité, et en cela, la proposition de l'hétérogénéité comme principe régulateur tend à en être une solution partielle. Les corpus et sous-corpus constitués pour l'analyse ne peuvent épuiser tous les usages (non-finitude du corpus) de transmission de l'information savante. Ainsi, même dans chaque sous-groupe de corpus, l'exhaustivité est impossible.

L'exhaustivité est également mise à mal par l'envergure de l'entreprise : comme il a été mentionné plus haut, le chemin de médiations proposé n'est qu'un squelette qui demande à être enrichi de nouvelles sphères et de nouveaux textes porteurs du discours de transmission de l'information savante. Ainsi, le chercheur doit faire des choix, et certaines pratiques discursives et textuelles ne pourront pas être traitées dans le cadre de cette thèse, mais pourrions éventuellement l'être, à l'avenir, dans d'autres cadres de recherches. À titre d'exemple, pour chacune des sphères :

- Pour la sphère profane,
  - des entretiens semi-directifs auraient pu être organisés auprès d'un public de patients épileptiques avec des questions ouvertes telles que « qu'est-ce que l'épilepsie ? » ; « qu'est-ce qu'une crise d'épilepsie ? » ou encore « que savez-vous sur l'épilepsie ? ».
  - les manifestations du discours autopathographiques ayant explosé sur le web social, nous avons dû sélectionner quelques usages à l'intérieur

---

<sup>147</sup> CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2009, page 55.

<sup>148</sup> CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2009, page 56.

<sup>149</sup> CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2009, pages 41-42, souligné par nous.

de certaines plateformes, l'exhaustivité de la veille était elle-même déjà impossible.

- Pour la sphère médicale,
  - les séances d'ateliers d'éducation thérapeutique avec l'infirmier spécialisé auprès du patient et de sa famille auraient également pu être enregistrées et retranscrites
  - les cours de neurologie (neurophysiologie, neuro-anatomie, etc.) auraient également pu faire partie du corpus.
- Pour la sphère recherche fondamentale,
  - Les réunions d'équipe auraient pu être enregistrées et retranscrites
  - Les échanges informels entre les membres de l'équipe auraient pu être également enregistrés et retranscrits
  - Les posters de congrès auraient également pu constituer un sous-corpus intéressant.
- Pour la sphère de la recherche médicale appliquée (essais cliniques) : il s'agit de la grande absente de nos corpus. Le chemin de médiations ouvert nous permet de mentionner cette sphère, de rendre compte de son implication dans le parcours de l'information mais nous avons fait le choix de ne pas étudier en profondeur cette sphère.
- Dans la sphère de la vulgarisation scientifique :
  - Les documentaires, reportages et autres émissions spécialisées en vulgarisation scientifique (diffusion télévisuelle ou internet) auraient également pu faire partie du corpus : « *C'est pas sorcier* » (France 3, 1993-2014), « *L'esprit sorcier* » (Youtube, septembre 2015-), « *Allo Docteur ?* » (France 5, 2007-), etc. pour ne citer que les plus célèbres.
  - Les nouvelles formes de vulgarisation scientifiques créées dans les musées de sciences naturelles ou dans les manifestations telles que « *La fête de la science* » sous forme d'ateliers, auraient également pu être un terrain d'étude intéressant pour une observation de terrain de type anthroposémiotique, et nous espérons pouvoir en rendre compte dans une prochaine recherche.

La liste des « exclus méthodologiques » du corpus, comble de sa nature, est elle-même non-exhaustive, mais elle a l'humble mérite de pointer d'autres « lieux discursifs » de transmission de l'information savante qui ouvrent sur de nouvelles recherches éventuelles.

### **I.5. De l'interdisciplinarité : ses enjeux, sa mise en œuvre, son opérabilité**

Partons de deux constats simples voire naïfs, mais éclairants. L'exercice de la thèse demande en théorie que son auteur devienne le spécialiste d'un domaine très précis et circonscrit dans le détail. Il doit en effet pouvoir répondre d'une certaine « compétence-expertise » à propos d'une problématique et d'un domaine donné. Paradoxalement, la spécialisation ne peut se faire sans l'affirmation d'un mouvement inverse consistant à se « déspecialiser » et s'ouvrir à d'autres disciplines. Ce paradoxe *spécialisation des savoirs vs convergence des disciplines*

*savantes* est une caractéristique inhérente au travail de thèse. L'interdisciplinarité semble être une notion-clé dans ce contexte. Pour ce qui nous préoccupe ici, nous devons faire interagir la sémiotique, l'analyse de discours, la linguistique, les sciences de l'information et de la communication, la sociologie des sciences, les neurosciences, etc.

Le deuxième constat qui peut être avancé a déjà été mentionné *supra* à propos du changement de paradigme qui a secoué les sciences humaines et sociales. Nous avons soulevé l'existence coextensive de deux impulsions qui caractérise ce changement : la collaboration des disciplines et la démultiplication des points de vue. L'interdisciplinarité fait office de solution, tout au moins de piste pour la résolution de la fragmentation des paradigmes et de la recomposition des sciences humaines et sociales.

Comment définir l'interdisciplinarité qui s'inscrit de manière inhérente à notre recherche ? Où se situe l'interdisciplinarité ? Dans l'objet, dans la méthode, dans la théorie, dans les conséquences ? Comment fonctionne-t-elle dans l'économie épistémologique de la thèse ?

### **I.5.1. Quelques définitions liminaires**

#### ***Disciplines***

Pour pouvoir traiter de l'interdisciplinarité, il convient de définir ce qu'est une *discipline*. Edgar Morin, dans son article « Sur l'interdisciplinarité », la définit ainsi :

*« La discipline est une catégorie organisationnelle au sein de la connaissance scientifique : elle y institue la division et la spécialisation du travail et elle répond à la diversité des domaines que recouvrent les sciences. Bien qu'englobée dans un ensemble scientifique plus vaste, une discipline tend naturellement à l'autonomie, par la délimitation de ses frontières, le langage qu'elle se constitue, les techniques qu'elle est amenée à élaborer ou à utiliser, et éventuellement par les théories qui lui sont propres »<sup>150</sup>*

Edgar Morin met ici l'accent sur le caractère de circonscription et « d'autarcie » de la discipline, comme un ensemble fermé se différenciant de ses voisines par ses théories et ses techniques. Patrick Charaudeau va plus loin en affirmant que ce sont ces dernières (théories et techniques) qui fondent la discipline :

*« Une discipline est constituée d'un certain nombre de principes fondateurs, d'hypothèses générales, de concepts qui déterminent un champ d'étude et permettent en même temps de construire le phénomène en objet d'analyse »<sup>151</sup>*

Les deux auteurs convergent tous les deux vers une dénonciation d'une conception de la discipline qui s'arrêterait à ces définitions positives et fermées. Les disciplines ne doivent pas être envisagées sous l'angle de leur fermeture institutionnelle, mais doivent l'être du point de vue de la perméabilité de leurs frontières et les interactions qui se jouent entre elles. Maingueneau complète cette idée en rappelant la réalité historique et conflictuelle de la persistance d'une discipline :

---

<sup>150</sup> MORIN Edgar, « Sur l'interdisciplinarité », in : *Carrefour des sciences, Actes du Colloque du Comité National de la Recherche Scientifique*, Paris, Éditions du CNRS, 1990, pp. 21-29.

<sup>151</sup> CHARAUDEAU Patrick, « Pour une interdisciplinarité « focalisée » dans les sciences humaines et sociales », *Questions de communication* (17), 2010, page 199.

« Les disciplines sont des réalités historiques qui ne se maintiennent que par les relations qu'elles entretiennent avec les zones du savoir qui les bornent »<sup>152</sup>

Et c'est pourquoi la division en disciplines et autres sous-disciplines est déterminante

« même si leur frontière et leur degré de rigidité pourront varier. De telles divisions sont essentielles au renouvellement du savoir et à la créativité des scientifiques »<sup>153</sup>

Pourtant, une certaine posture de la recherche scientifique s'attache à ne pas s'expatrier en-dehors des limites de la discipline en prônant l'autonomie théorico-épistémologique comme seul véritable critère de scientificité.

### **Frontières, ruptures, migrations**

Les frontières disciplinaires, que le périmètre des théories et des concepts délimite, par définition, séparent aussi bien qu'elles rapprochent. La frontière est un lieu polémique qui joue sur le filtre *identité vs différence*, jusqu'à tendre parfois à l'isolement de la discipline. Au contraire, la frontière doit être le lieu privilégié des rencontres et des recherches afin de faire dialoguer les disciplines limitrophes entre elles. L'isolement sclérosant des disciplines est le problème que pointe Edgar Morin à propos de cette définition stricte de *discipline* :

« La frontière disciplinaire, son langage et ses concepts propres vont isoler la discipline par rapport aux autres et par rapport aux problèmes qui chevauchent les disciplines. L'esprit hyper-disciplinaire va devenir un esprit de propriétaire qui interdit toute incursion étrangère dans sa parcelle de savoir »<sup>154</sup>

L'histoire des ruptures de frontières disciplinaires est tout aussi importante que celle de l'institutionnalisation des disciplines, puisque cette rupture est le lieu d'inscription d'une création intellectuelle évidente, nécessaire pour la survie des disciplines et le développement des connaissances :

« L'interdisciplinarité au sens fort est une nécessité pour toute recherche scientifique, puisque toute vraie innovation dans ce domaine implique que les chercheurs sortent de leur espace, qu'ils entrent en dialogue avec d'autres modèles, d'autres disciplines, d'autres manières de penser »<sup>155</sup>

Les dialogues avec d'autres modèles, d'autres concepts, d'autres théories engendrent des migrations. Les notions migratrices ou *migrantes* constituent l'expression la plus manifeste de l'interdisciplinarité, et c'est d'ailleurs sur ces notions qui migrent d'une discipline à une autre que nous devons nous interroger et comprendre en quoi le réinvestissement de telle notion de champ voisin est un gain heuristique pour la recherche

« Certaines notions circulent et, souvent, traversent clandestinement les frontières sans être détectées par les "douaniers". Contrairement à l'idée, fort répandue, qu'une notion n'a de pertinence que dans le champ disciplinaire où elle est née, certaines

---

<sup>152</sup> MAINGUENEAU Dominique, « Analyse du discours et champ disciplinaire », *Questions de communication* (18), 2010, page 190.

<sup>153</sup> CONSEIL INTERNATIONAL DES SCIENCES SOCIALES et UNESCO, *Rapport mondial sur les sciences sociales : divisions dans les savoirs*, Paris, Bellecombe-en-Bauges, Éditions de l'UNESCO ; Éditions du Croquant, 2012, page 192.

<sup>154</sup> MORIN Edgar, *op. cit.*, 1990.

<sup>155</sup> MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.*, 2010, page 189.



*notions migratrices fécondent un nouveau champ où elles vont s'enraciner, même au prix d'un contre-sens »<sup>156</sup>*

Même si la notion subit un dévoiement lors de son interprétation par la discipline « emprunteuse », elle peut être féconde et nourrir des raisonnements nouveaux à l'intérieur de cette discipline d'accueil.

### **Interdisciplinarité**

L'interdisciplinarité se distingue en cela de la pluridisciplinarité qui juxtapose les points de vue disciplinaires sur un même objet d'étude sans les faire interagir. Dans un travail pluridisciplinaire, chaque discipline garde son autonomie et apporte son éclairage spécifique sur ce qui est analysé. Il s'agit donc plutôt d'un travail de complémentarité des regards. Pour l'interdisciplinarité au contraire, il ne suffit pas de juxtaposer les points de vue et les analyses, il convient de créer un nouveau regard, hybride, construit à partir de la coopération active et dynamique de plusieurs disciplines. Pour Charaudeau, l'interdisciplinarité

*« consiste à établir de véritables connexions entre concepts, outils d'analyse et modes d'interprétation de différentes disciplines. (...) il faut faire se confronter diverses compétences disciplinaires afin de rendre plus pertinents ces concepts et outils d'analyse, ou d'étendre le champ des interprétations à partir de résultats eux-mêmes issus de protocoles d'analyse communs »<sup>157</sup>*

À partir de cette définition, l'interdisciplinarité peut être interrogée encore plus en profondeur, notamment à propos des modalités d'établissement de ces « connexions ».

### **I.5.2. Interdisciplinarité interne et interdisciplinarité externe**

Une réflexion plus générale sur l'interdisciplinarité, notamment dans l'exercice d'une thèse, autorise schématiquement une distinction dichotomique entre d'une part ce qu'on pourrait appeler une *interdisciplinarité interne*, qui fait interagir des disciplines voisines, et d'autre part une *interdisciplinarité externe*, moins focalisée mais plus globalisante et créative.

L'interdisciplinarité interne recouvre le travail convergeant des disciplines théoriques convoquées pour traiter le corpus, cette entité construite à partir de données saisies pour répondre à la problématique. Pour notre sujet, la sémiotique, la linguistique textuelle et discursive, l'analyse du discours. Ces disciplines participent toutes d'un même champ appelé « sciences du langage ». Même si chacune des disciplines représentées possède sa propre épistémologie et ses propres théories, il demeure qu'on reconnaît une parenté de posture entre ces différents domaines disciplinaires, et nous tenterons d'identifier les migrantes qui circulent entre eux pour ce qui concerne notre recherche.

L'interdisciplinarité externe, quant à elle, naît de la collaboration entre des disciplines à l'intérieur de champs différents, de *domaines* différents, nous pourrions même aller jusqu'à dire des *réseaux* différents pour reprendre le métalangage latourien. Les Sciences de

---

<sup>156</sup> MORIN Edgar, *op. cit.*, 1990.

<sup>157</sup> CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2010, page 199.

l'information et de la communication, la sociologie des sciences, l'anthropologie, les « sciences studies », la philosophie des sciences, les neurosciences, et la psychologie.

La question de l'interdisciplinarité interne peut être posée sous les termes de l'ancrage théorique et épistémologie ainsi que l'inscription dans un champ disciplinaire du projet de recherche. La thèse que nous réalisons, en tant qu'elle s'intéresse au processus de transmission de l'information et problématise la question de la production et la diffusion des savoirs s'inscrit dans le domaine des Sciences de l'Information et de la Communication. Le sujet plus précis qu'elle veut étudier est celui des médiations discursives. Pour se faire, elle investit les outils conceptuels et théoriques de la Sémiotique du discours, de l'Anthroposémiotique, de l'Analyse du discours, de la Linguistique discursive, l'Analyse des interactions (analyse conversationnelle), etc.

Nous émettons les hypothèses suivantes quant à l'interpénétration des disciplines pour définir plus précisément ces deux interdisciplinarités :

- Dans l'interdisciplinarité interne, il y a **coopération** des disciplines, voire **instrumentalisation** – l'une se sert de l'autre comme outil. Les notions et concepts ne migrent pas beaucoup, car trivialement « on connaît ses voisins », les concepts des disciplines voisines composant le champ des sciences humaines et sociales sont connus par chacune d'elles. Les points de vue disciplinaires s'additionnent mais ne s'hybrident pas. On se sert de, on étaye avec, on démontre que grâce, dans une sorte de mouvement coopératif de disciplines proches. En ce sens, on se rapproche de la *pluridisciplinarité* telle qu'on la définit plus haut d'après Charaudeau puisqu'il y a démultiplication des points de vue, mais nous postulons tout de même une synergie entre ces disciplines qui ne sont pas simplement juxtaposées mais *imbriquées* dans une logique d'englobement.
- Dans l'interdisciplinarité externe, il y a **transposition** des modèles et des concepts, qui autorise une création par **hybridation**. Les disciplines sont assez éloignées pour avoir quelque chose à s'emprunter et à réinvestir, quitte à l'extraire de son nid épistémologique primitif et à en modifier la définition.

|                                         | <b>Interdisciplinarité Interne</b>                                                                                           | <b>Interdisciplinarité Externe</b>                                                                                                               |
|-----------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Disciplines concernées pour notre sujet | Sémiotique Générale<br>Sémiotique du discours<br>Linguistique du discours<br>Analyse du discours<br>Analyse des interactions | Anthropologie<br>Sciences de l'information et de la communication<br>Sociologie des sciences<br>Sciences studies<br>Neurosciences<br>Psychologie |
| Fonctionnement opératoire               | COOPERATION                                                                                                                  | TRANSPOSITION                                                                                                                                    |
|                                         | INSTRUMENTALISATION                                                                                                          | HYBRIDATION CREATRICE                                                                                                                            |
| Migrantes                               | Embrayage / Débrayage                                                                                                        | Actantialité<br>Instauration<br>Médiation<br>Structure<br>Adj. « social »<br>Transmission                                                        |

Tableau 4. Définition de l'interdisciplinarité interne et de l'interdisciplinarité externe au projet de recherche

Il est possible d'illustrer cette proposition à partir de quelques exemples précis, « moments » d'interdisciplinarité interne ou externe. Le premier exemple, par reprise anaphorique, est celui du concept d'instauration, *migrante* par excellence dans notre appareillage conceptuel, puisqu'elle a traversé les frontières de la Philosophie esthétique pour entrer dans l'Anthropologie des Modernes pour enfin migrer en terre Sémiotique. Elle a su passer les frontières et trouver une destinée heuristique dans une discipline qui ne fait pourtant pas partie de son champ d'origine. Plus qu'un simple emprunt au statut d'outil, l'instauration est pour l'anthroposémiotique l'un des concepts fondateurs, lui permettant de s'extraire d'un sens déjà-là, des présuppositions que cela implique et d'une idée de constructivisme articulant un sujet et un objet. La notion d'instauration, transposée à la sémiotique, vient s'interdéfinir avec celle de sémiologie, opérant une réelle hybridation conceptuelle, créant une nouvelle attitude d'analyse et un nouvel objet d'étude scientifique. L'interdisciplinarité de la démarche est indéniable et peut ici se définir comme une transposition de notion d'une discipline à une autre entraînant une hybridation innovante, répondant à la définition d'interdisciplinarité externe.

Un deuxième exemple peut être proposé, cataphorique cette fois, car il interviendra plus tard dans le développement, à propos d'une interdisciplinarité interne. Dans le cinquième chapitre, en V.2.2.2., est interrogée la notion de mémoire interdiscursive dans le fonctionnement des articles de Vulgarisation Scientifique. Pour ne pas trop anticiper sur le contenu de cette partie, nous nous contenterons d'en annoncer les hypothèses de travail, (1) la première étant qu'en situation de vulgarisation scientifique, la mémoire interdiscursive subit un traitement spécifique

(artificialisation + explicitation) dont découle une deuxième hypothèse, (2) la mémoire interdiscursive artificielle, en tant que prothèse, est un élément constitutif de la définition du genre « vulgarisation scientifique ». La sémiotique est alors utilisée comme outil d'analyse, notamment par le truchement du concept de *socle de généricité* que nous développerons plus loin, pour prouver des considérations générales d'Analyse du discours qui traite spécifiquement de la notion de mémoire interdiscursive. Dans une autre partie, en III.2.3, pour traiter le corpus de transcription de consultation médecins/patients, la linguistique discursive associée à l'analyse des interactions sont utilisée pour prouver localement les caractéristiques de modes de donation de l'information et les mécanismes de co-construction du sens (embrayage/débrayage, objectivation/subjectivation, type de lexèmes spécifiques, structures syntaxiques particulières, etc.) qui participent à la médiation sémiotique de l'information scientifique. Dans ces deux exemples cataphoriques d'activité interdisciplinaire, les frontières restent relativement bien marquées, et les migrantes se font rares. S'agissant de disciplines proches, on a ici affaire préférentiellement à une coopération entre disciplines voisines qui s'emploient chacune à donner une expertise sur le corpus, avec ses propres concepts et méthodologies, non par simple juxtaposition mais dans un mouvement d'enchâssement logique. Cette imbrication des disciplines prend la forme ici d'englobements successifs : « *sciences de l'information-communication* > *sémiotique* > *linguistique* », qui s'expliquerait par la différence des niveaux d'observables, de l'échelle pertinente pour l'objet de chacune des disciplines.

## I.6. Synthèse : La double-mission de l'Anthroposémiotique

Ces différentes considérations sur l'Anthroposémiotique, que nous avons tenté de définir dans ce premier chapitre, dessinent les contours d'une *attitude* de recherche s'inscrivant dans le changement de paradigme des sciences humaines et sociales, des sciences du langage et de la sémiotique par effet de ricochets. Ayant trouvé dans l'Anthropologie de la Nature, dans l'Anthropologie des Modernes, et dans l'Ethnosémiotique des concepts opératoires et des postures épistémologiques répondant de la complexité des nouveaux questionnements et de l'hétérogénéité des données, l'Anthroposémiotique s'est constituée à partir d'une interdisciplinarité revendiquée.

L'*attitude* qu'elle propose tient à son rapport aux données, qui, contrairement à ce que leur nom suggère ne sont pas *données*, mais construites car saisies par l'analyste qui les *présente*... mais pas seulement. Elle semble opérer grâce à l'articulation de deux mouvements, paradigmatique et syntagmatique, « deux manières coextensives de faire de la sémiotique »<sup>158</sup> : la compilation scientifique et la traversée politique.

---

<sup>158</sup> La paternité de cette idée et de cette expression revient au Pr Jacques Fontanille, Université de Limoges, qui a formulé cette proposition lors d'une table ronde après notre intervention intitulée « *Données hétérogènes et discours multiples : l'attitude anthroposémiotique de la constitution des corpus* » à la Journée d'Études « Ethnosémiotique 2 : le sens du terrain » qui s'est tenue le 16 février 2018 à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges. Nous nous proposons de présenter et tenter modestement de formaliser l'intuition qu'il a généreusement choisi de nous livrer.

### **I.6.1. La compilation scientifique**

La première « manière » d'analyser sémiotiquement une pratique, correspond à une opération d'empilement, de superposition des descriptions qui permet de concentrer et établir un modèle à partir de l'analyse des données. Cette modalisation vise à construire une connaissance scientifique de l'ensemble des données recueillies.

Pour chacune de nos sphères, l'analyse a pour but de modéliser ce qu'il y a d'invariant et de variable dans les groupes de corpus : au cours de la transmission de l'information savante, « qu'est-ce qui se transforme ? », « qu'est-ce qui persiste ? » sont des questions que nous avons mis en lumière dès l'introduction de la problématique. Ce modèle permet de faire émerger des constantes à généraliser et à réinterroger, et, en parallèle, de mettre en lumière les variations et les conditions de variation.

La méthode opère par superposition des données au sein du corpus et par saturation (tendre vers une exhaustivité ou au moins une *représentativité* de l'exhaustivité comme nous l'avons montré). La présentation de l'anthroposémioticien consiste à décrire tous les textes ou effets-texte qui viennent éclairer la problématique dans une sorte de paradigmatique. La compilation scientifique est commune au fonctionnement de la sémiotique traditionnelle et l'anthroposémiotique, nous en avons tous une connaissance empirique en tant qu'analystes.

### **I.6.2. La traversée politique**

Il est possible, à ce stade, d'affirmer que la transmission de l'information suit déjà une sorte de parcours, un chemin de médiations à dominante linéaire. La pratique de transmission de l'information savante est un cours fluctuant, un agencement syntagmatique qui construit la signification à partir d'une situation et de sa transformation et ainsi de suite. La mise en séquence des transformations et transpositions entre chaque couche de données n'est pas fortuite.

La « traversée » de la description sémiotique est d'emblée de nature sociale car elle traverse communautés, les genres, les publics et domaines culturels. Les sphères données sont des sites de production de discours, impliquent nécessairement une dimension conflictuelle, et justement, c'est parce qu'il y a conflit, que ça « dérange », qu'il y a de l'hétérogénéité, qu'on arrive à discriminer des sphères comme des « mondes » à travers lesquels circule l'information.

La traversée est dite « politique » car elle implique une dimension politisée du lien entre les données : il y a dissymétrie de savoir. Les différences de quantité et de qualité de l'information savante entre les couches apportent du « politique » à cause de la distribution de l'autorité impliquant une dissymétrie de légitimité dans les instances énonçantes. Notre cas d'étude est particulièrement parlant, la communauté scientifique, en tant qu'elle produit le savoir (scientifique) en est le digne énonciateur, légitime, son autorité lui étant conférée par son statut social axiologisé positivement.

Jacques Fontanille et Nicolas Couégnas ont affaire au même problème de dissymétrie de l'information, prégnante dans les travaux de recherche de l'École d'économie de Toulouse, dans leur étude sur le fonctionnement socio-économique des coopératives.

« Le principe édicté par l'Alliance Coopérative Internationale vise justement à contrôler la symétrie de l'information entre les membres (ou à réduire autant que possible la dissymétrie), et à augmenter la part du « savoir partagé », à la fois par la diffusion de l'information et par la mise à niveau des compétences d'interprétation de cette information »<sup>159</sup>

Pour résoudre au moins en partie cette dissymétrie, ils proposent le *principe d'éducation et d'information* vers un « savoir partagé » bilatéral, de la même façon que le principe démocratique « prolonge l'égalité des vouloirs en égalité des pouvoirs ». Dans la transmission de l'information scientifique sur l'épilepsie que nous étudions, certains processus vont en ce sens, « l'éducation thérapeutique » proposée dans les services d'épileptologie par exemple a pour vocation de mettre à niveau les compétences des patients et leur famille pour interpréter les informations délivrées par le médecin en consultation, comme une formation pour mieux comprendre et donc mieux vivre leur maladie.

### **Conclusions du chapitre**

Le premier chapitre constitue le rapport de l'acte de naissance de l'Anthroposémiotique, attitude sémiotique métissée, qui s'inscrit profondément dans le changement de paradigme des sciences humaines et des sciences du langage s'orientant vers une compréhension fragmentée et plurielle des activités humaines à l'ère de la mondialisation.

L'hétérogénéité des données et la multiplicité des discours deviennent centrales mais posent des problèmes épistémologiques, théoriques et épistémologiques qu'il convient de résoudre. Des solutions sont trouvées, parfois dans l'exercice d'une interdisciplinarité dynamique et créatrice, pour répondre aux nouvelles exigences et aux nouveaux objets d'étude.

L'Anthropologie contemporaine, qu'elle soit d'inspiration latourienne ou descolienne, a su insuffler une dynamique nouvelle chez certains sémioticiens, sensibles aux déplacements qu'elle opère en termes de pluralisme ontologiques et d'instauration/d'agentivité des êtres. La sémiose et ses conditions de production se placent désormais au cœur de l'étude de l'anthroposémioticien. Son rapport aux données s'est modifié et engendre une nouvelle posture de l'analyste dans la constitution des corpus. Ce chapitre a été pour nous l'occasion de justifier le nôtre à l'intérieur d'un projet anthroposémiotique.

---

<sup>159</sup> FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva), page 161.